

JOURNAL  
HELVETIQUE  
OU  
RECUEIL  
DE  
PIECES FUGITIVES  
DE LITERATURE

CHOISIE;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.*

**DEDIE AU ROI.**

MAI 1759.

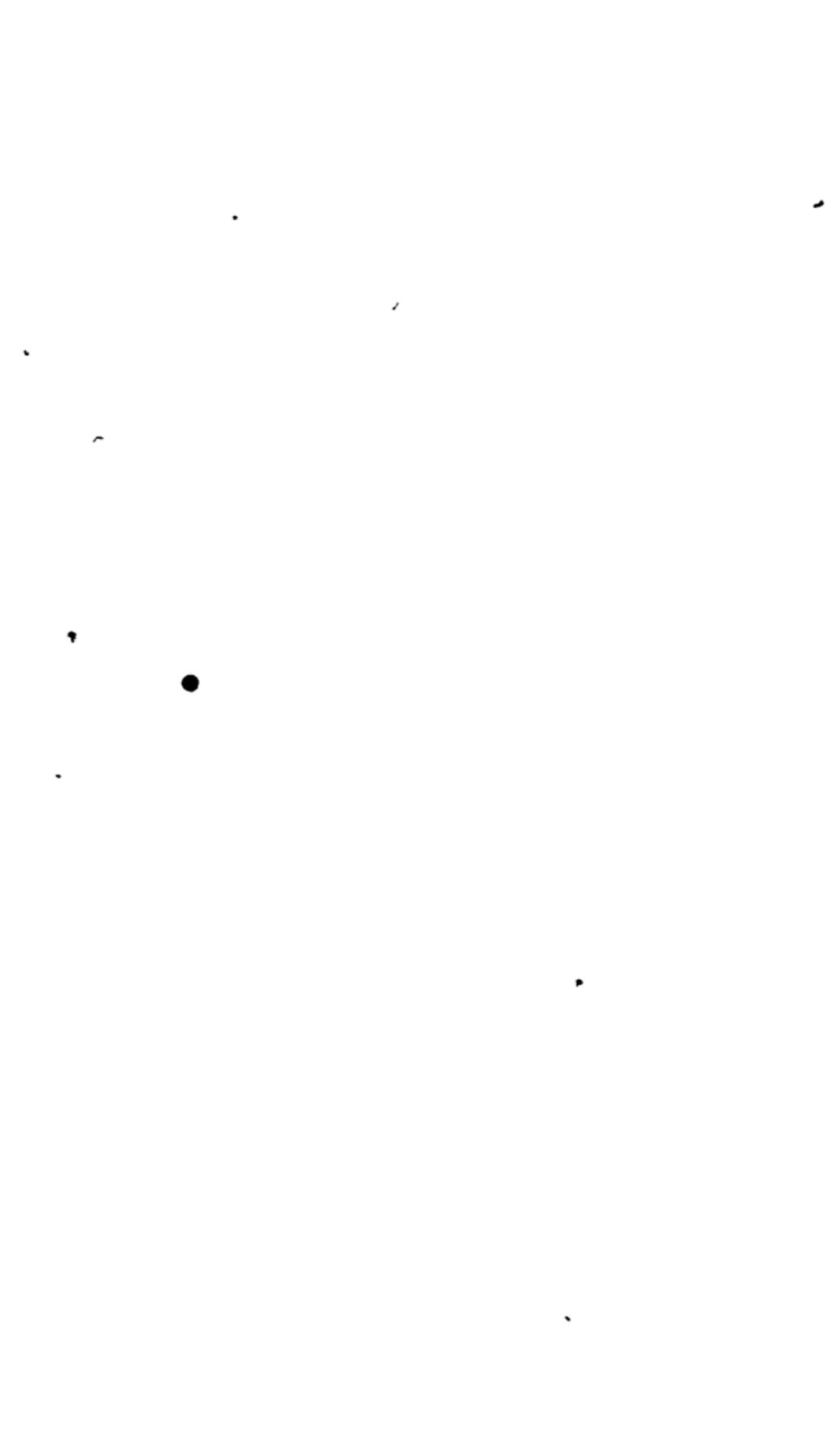


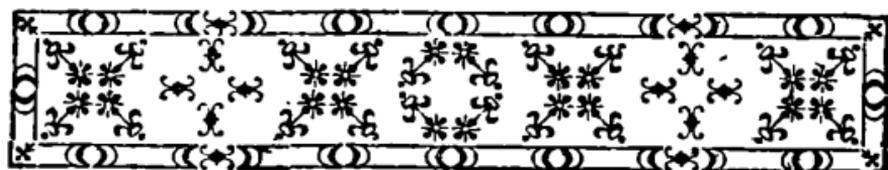
NEUCHÂTEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



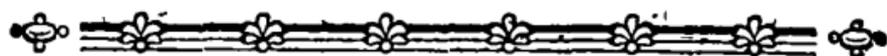
M DCC LIX.





# JOURNAL HELVETIQUE,

M A I 1 7 5 9.



## E S S A I

Sur sur ces Paroles, *Vous m'avez, Seigneur, rempli de joye par la vüe de vos Ouvrages, & je suis dans le ravissement en considerant l'Oeuvre de vos Mains. O Seigneur ! que vos Ouvrages sont magnifiques ?* Pseaume XCI. v. 5. & 6.

Ta voix seule a formé tous les Etres divers,  
Que nôtre œil attentif admire en l'Univers\*.

**L**ES Ouvrages de Dieu comprennent tout ce que nous voions, & ce que nôtre œil ne peut contempler, à cause de son étendue

H h 2

ou

---

\* Je n'ai jamais pû lire la narration que fait *Moïse* des Oeuvres de la Création, sans admirer la noble simplicité avec laquelle il s'exprime. Il paroît que

ou de son éloignement ; en un mot, le vaste & magnifique Ouvrage de l'Univers , que nous ne pouvons considérer sans admiration , qui confond nos regards & nôtre esprit , par le nombre & la diversité des objets , & leur merveilleux arrangement. L'Home ne peut s'empêcher de s'écrier , *O Seigneur , la profondeur de vos Pensées est infinie ; vos Oeuvres sont en grand nombre , & vous les avez toutes faites avec sagesse ! Oh que les trésors de la Sagesse & de la Science de l'Eternel sont profonds !*

Il est étonnant , que nous voions tous les jours un spectacle si ravissant avec une sorte d'insensibilité & d'indifférence : Ce qui la cause est positivement ce qui devoit produire & augmenter le plus vivement nôtre admiration ; savoir l'ordre merveilleux qui se soutient & subsiste depuis tant de Siècles, malgré tant d'obstacles & de difficultés , qui semblent devoir le détruire. Qui tient le Soleil suspendu dans un vuide immense , malgré son poids ?

l'Univers entier n'a coûté au Créateur qu'un acte de sa volonté & qu'il n'a eu qu'à parler pour faire sortir tous les Etres du sein du Néant. Je ne citerai que ce seul exemple : *Dieu dit que la lumière soit , & la lumière fut.* Il ordonne ensuite que la Terre produise l'herbe verte ; & l'on voit paroître tout à coup un Paysage , diversifié par les plus belles perspectives ; ici sont des Forêts , peuplées d'arbres chargés de fleurs & de fruits. Plus loin des Montagnes , & des Collines couvertes de verdure.

Qui dirige & règle son cours, enforte qu'il éclaire, & échaufe la Terre, fans la bruler? N'en doutons point, c'est par le comandement du Créateur qu'il fournit sa carrière avec tant d'ordre & de rapidité. Il lui doit son éclat & sa lumière; il lui doit les couleurs dont il embélit la Nature, & la pompe dont il est revêtu, quand il se lève sur l'Horifon, tel qu'un Epoux que la Terre atend pour l'animer, & donner de la vie & du sentiment à la plûpart de ses productions.

Une fi belle décoration ne peut qu'exciter un noble enthousiasme; aussi un Poète célèbre a-t-il exprimé cette vérité par les images les plus grandes & les plus majestueuses. La Poësie a une espèce de sublime auquel la Prose ne peut atendre; il n'appartient qu'à elle de s'élever par les Figures les plus audacieuses jusqu'à la hauteur des objets & des idées les plus magnifiques. Voici come s'exprime l'illustre ROUSSEAU.

Dans une éclatante voute  
 Il a placé de ses mains  
 Ce Soleil qui dans sa route  
 Eclaire tous les Humains;  
 Environé de lumière  
 Cet Astre ouvre sa carrière  
 Come un Epoux glorieux,  
 Qui dès l'aube matinale

De la Couche nuptiale  
Sort brillant & radieux.

L'Univers, à sa présence,  
Semble fortir du Néant ;  
Il prend sa course, il s'avance  
Comme un superbe Géant.  
Bientôt sa marche féconde  
Embrasse le tour du Monde  
Par le cercle qu'il décrit ;  
Et par sa chaleur puissante  
La Nature languissante  
Se ranime & se nourrit.

Arrêtons nous ici un moment, & qu'il me soit permis, dans un sujet tel que celui-ci, de supposer qu'un Aveugle de naissance ouvre tout à coup les yeux, lors que le Soleil se lève un beau jour du Printems. Quel ne seroit pas son extase, & son ravissement à la vue des divers Objets, qui s'ofriroient à ses regards ? Ici, il aperçoit une Verdure naissante tapissée de fleurs de toutes les espèces & de toutes les couleurs. Là son odorat est en même tems flaté des odeurs les plus agréables, & les plus suaves. Mais qui fait réentir à ses oreilles ces sons doux & harmonieux qui le charment & l'attendrissent ? Le Plaisir & la Volupté semblent pénétrer & inonder ces sens & son ame. Tous ses Organes sont

émus

émus & semblent, par leur jeu, vouloir contribuer à sa satisfaction & à ses délices. Toute la Nature s'intéresse en sa faveur, & déploie à ses yeux son éclat, ses couleurs, & ses tableaux.

A peine l'Aurore, qui dore l'Horison & annonce le retour du Soleil, comence-t-elle à paroître, que la Nuit plie ses voiles sombres, & que les ténèbres font place à la lumière, la plus éclatante : L'Aurore elle même semble prendre la fuite devant l'Astre majestueux qu'elle précède. Il brille sur l'Horizon, & lance de tout côté ses raïons. Des étincelles semblent sortir de son sein & échauffer la Terre froide & aride. Des productions sans nombre en sortent de toutes parts; elles croissent & se dévelopent. Ici ce sont des boutons tendres & naissans, qui renferment dans leurs envelopes les fleurs qui s'empresseent d'éclore & de sortir de leurs petites prisons\* ; là, ce

H h 4

font

---

\* Ces fleurs que nous foulons aux pieds, & que la Nature prodigue avec tant de largesse, sont cependant un trésor de très grand prix. *Quel émail, s'écrie un illustre Auteur, quelles couleurs, quelles richesses! mais quelle harmonie & quelle douceur dans leur mélange, & dans la nuance qui les tempèrent: Quel Tableau, & par quel Maître! Que devons nous penser de l'immense océan de ses beautés, lui qui en répand à pleines mains sur une herbe foible & passagere.*

font des fleurs nuancées de toutes couleurs, & qui élèvent leurs tiges vers le Ciel, come pour le remercier de leur avoir donné l'existence. Des Oiseaux, non moins beaux qu'elles, voltigent autour, & semblent en comparant leurs couleurs avec celles des Fleurs les plus éclatantes, se réjouir de leur ressembler, ou les défier de les surpasser. Des Ruiffeaux, qui descendent des plus hautes Montagnes, avec un doux murmure, arrosent la Plaine dans laquelle ils serpentent, & semblent inviter, par la fraîcheur & la limpidité de leurs eaux, les Oiseaux & les autres Animaux à s'y désalterer. La Terre elle même ouvre son sein pour les recevoir. Ces Eaux salutaires pénètrent & circulent dans ses veines; elles rendent les sucs qu'elle renferme plus coulans & plus liquides, plus propres à s'insinuer dans les fibres & les racines des Plantes, & à s'élever dans les tiges & les branches les plus menües, pour y nourrir les Fleurs & les Fruits.

Mais par quel art ces Fleurs, qui paroissent n'avoir d'autres propriétés que celles de réjouir les yeux & l'odorat, se changent-elles en Fruits délicieux? Leur forme, leur structure, & leur goût insipide, ou acerbe, n'annonçoit rien de semblable; mais l'Être qui a tiré la lumière des ténèbres, peut faire,

à son gré, les plus étonnantes métamorphoses. Il peut faire servir à l'usage de l'Homme ce qui sembloit avoir été créé pour sa destruction. Les Vents les plus impétueux sont les Messagers, purifient l'air, & se calment à sa voix.

La Mer, qui par son étendue & ses orages, paroît devoir mettre une barrière entre les Nations les plus éloignées, les rapproche & leur sert au contraire de Pont de communication. Les Vaisseaux bravent les tempêtes, & vont porter jusques dans le nouveau Monde, les découvertes de l'Europe, le goût des Arts, & ce qui est bien plus important, la connoissance des grandes Vérités de l'Evangile. Ces Flots écumeux, ces Vagues bruiantes, qui semblent devoir inonder le rivage, se brisent contre un grain de sable. Qui leur a dit: *Il vous est permis de venir jusqu'ici, mais il vous est défendu de passer outre?*

Qui a ouvert aux Fleuves & aux Rivières un passage jusqu'à la Mer? Qui a fraié & dirigé leur route, & incliné leur lit pour faire couler leurs Eaux par une pente proportionnée à leur vitesse & à leur masse, jusqu'au grand réservoir destiné à les recevoir? Qui a élevé les nuées & les vapeurs de la Mer, pour former les sources des Fleuves & des Rivières, & perpétuer ainsi entr'eux une communication, qui les empêche de se dessécher &

& de tarir, circulation si utile & si salutaire à l'Home? Enfin, qui entretient cette harmonie entre les Eaux & la Terre, d'un côté, & entre le Ciel & l'Océan de l'autre? Qui fait que les Eaux sont toujours pures & la Terre toujours en sûreté? Nous jouissons de ces bienfaits; mais il est honteux pour les Hommes de n'en jouir que come les Bêtes, c'est-à-dire, sans réflexion & sans reconnoissance. Dieu, après avoir fait son ouvrage, trouva qu'il étoit bon; ne devons nous pas aussi nous écrier, *Que tout est bien*. Un spectacle digne de Dieu ne seroit-il pas digne de l'Home? Mais loin de nous une curiosité téméraire, qui prétend que l'Être suprême lui rende raison de tout. L'Home peut-il pénétrer le secret du Tout-Puissant & découvrir ce qu'il juge à propos de lui cacher? Contentons nous de dire, Les Ouvrages du Seigneur sont grands. Tous ceux qui les aiment en ont déjà l'intelligence. Ses ouvrages sont sa magnificence & sa gloire. *Mais l'Home hébété & stupide ne les conoit point, l'Insensé, ô mon Dieu, n'a point l'intelligence de vos merveilles.* Les Cieux anonnent vôtre gloire, & le Firmament publie les merveilles de vôtre Puissance. Ce n'est point un Langage ni une Prédication dont le son ne se fasse point entendre.



# REFLEXIONS

## *Sur les Devoirs que l'on rend aux Morts.*

Quin tu defunctos obiisse finis ?

Et effusos colligis dolores ?

EURIPID. *in Menalip.*

**S**I rien ne rend les Hommes plus odieux que le Vice, il est certain que rien ne les rend plus ridicules que les Préjugés, qui deviennent souvent aussi des sources de Vices. Il est vrai que ce ne sont point ces Hommes, qui leur donnent l'existence : Ils les trouvent reçus & établis dans le Monde : Ils les adoptent aveuglément : Ils les perpétuent, ou, s'ils en sentent l'erreur, ils n'osent ni s'élever contr'eux, ni s'en affranchir eux mêmes. Si la Raison condamne ces Préjugés, l'Usage les autorise, & le Prétexte specieux du bien de la Société, auquel on attribue cet usage, fait qu'on les reçoit, sans examiner si réellement ils ne sont pas plutôt funestes qu'avantageux, ou tout au moins inutiles au bonheur.

Entre ces différentes Opinions, Coutumes, ou Jugemens, que l'on appelle Préjugés à juste titre, puisqu'on les admet sans examen, il y en a peu qui m'aient paru plus ridicules, & même plus nuisibles, que les *Devoirs que l'on rend aux morts* & tout ce qu'entraîne de Cérémonies cet Evénement si comun, la séparation d'une substance Spirituelle d'avec un peu de Matière.

Je fais que je m'élève contre des usages très anciens & canonisés par toutes les Nations; mais des Expériences dans tous les genres nous ont appris suffisamment, que l'Antiquité n'est pas toujours un titre, pour assurer la vérité ou l'excellence d'une chose. Plus d'un adorateur superstitieux des coutumes anciennes criera sans doute au Sacrilège & prononcera l'anathème contre moi; mais si ces usages, très simples sans doute dans leurs comencemens, doivent leur origine à un Sentiment louable, leurs accroissemens ne sont ils peut être pas l'ouvrage de la Superstition, & ne peuvent ils pas, come bien d'autres, avoir dégénéré de leur simplicité, être devenus même dangereux? Et quand ils ne blesseroient que la Raison, tout Home qui pense ne doit il pas s'élever contre les ridicules du Genre-humain, & tout Patriote contre ceux de sa Patrie? Voilà mon apologie.

Je

Je ne me propose point de détailler ici curieusement les Coutumes anciennes & modernes de toutes les Nations a l'égard des Morts: Outre que j'en ignore la plus grande partie, ce détail ne feroits point a mon but & ne regarderoit pas la plûpart de mes Lecteurs. Mes Réflexions n'ont pour objet que les Usages du País où j'écris: Ils sont fort simples en comparaison de ceux de presque tous les autres, & ce que j'en dirai pourra s'appliquer à tous les País, & à toutes les Nations.

Je ne prétens point blâmer les sentimens de douleur, de tristesse, de regrets, qu'inspirent la Nature, les liaisons, ou l'habitude: Us sont respectables, tant qu'ils sont sincères. En vain est on persuadé que la Providence dirige tout pour le bien general & particulier; que ceux que l'on regrette n'ont rien eux mêmes à regretter; que quelque heureux qu'ils fussent ici bas, ils étoient malheureux en comparaison de la félicité dont ils sont suposés jouir: On s'aime soi-même réellement plus que les autres: On a perdu un bien, un plaisir, il est naturel de le sentir & de s'en affliger, & j'ai peine à croire que les sentimens de certains Peuples, que l'on dit se réjouir de la mort & s'affliger de la naissance, soient bien réels. Il est donc

donc de l'humanité de sentir la perte d'une personne qui nous étoit chère.

Mais on tombe dans *deux* excès à cet égard; ceux qui sont réellement affligés le marquent plus vivement & plus longtems qu'ils ne le sentent; & ceux qui ne le sent pas, agissent tout come s'ils l'étoient. C'est l'ouvrage du Préjugé, qui a établi, que plus on fait paroître d'affliction, plus aussi on est louable; ou tout au moins, que l'on doit toujours en avoir, quelque éloignée que soit la relation avec la personne défunte, si l'on ne veut pas être soupçonné d'insensibilité ou d'ingratitude. Delà naît presque toujours une hipocrisie qui déplaît à Dieu, & dont les Hommes ne sont pour l'ordinaire point les dupes. Des Enfans perdent un Père nécessaire à leur Education, à leurs besoins, qui les traitoit en amis: Une Femme perd un Epoux justement chéri: Un Ami perd son Ami; ils s'affligent avec raison; mais n'expriment ils précisément que le degré de leur douleur? Ces *cris* ou plutôt ces *hurlemens*, ce *désespoir soutenu*, ces *maladies subites*, &c. Ne croit on pas souvent les devoir au Public, plutôt qu'à la personne qui en est l'objet? De plus, chacun fait par expérience, qu'il n'y a point de douleur à l'épreuve du tems, & à laquelle même il n'y ait

ait de bons intervalles ; cependant on est supposé devoir s'affliger sans interruption les premiers jours , & conserver une affliction réelle pendant quelques années. Quelque injurieuse à la Divinité , & contraire à la Résignation Chrétienne , que soit cette affliction continuée , on passeroit pour n'avoir point de sentiment , si l'on n'en avoit pas du moins les dehors. L'extrême sensibilité , ou plutôt la foiblesse nous fournissent sans doute des exemples , peut être excusables , de la continuité & de la durée de cette douleur ; mais ils sont très rares , & je parle du général des Hommes. Pourquoi donc les obliger à se masquer si longtems & si douloureusement ? Cette affectation déjà ridicule & condamnable , l'est bien d'avantage , quand elle est entière , & que l'on n'est réellement point affligé , & ce ne sont pas ceux qui le paroissent le moins ; au contraire la crainte que l'on ne pénètre le vrai état de leur ame , les engage à le cacher le plus artistement qu'il leur est possible sous le voile de la douleur. Un Mari perd une Femme , qui faisoit le malheur de sa vie ; un Père est délivré de la crainte qu'un Enfant , dont il conoissoit les mauvaises inclinations ne le deshonorât un jour ; une Fille voit expirer avec sa Mère une jalousie & des mauvais traitemens

mens connus du Public ; un Neveu voit enfin finir la longue atente d'une riche Succession ; ceux en general qui soutenoient des Relations d'afinité ou de bienfiance aprennent la mort de perſones qu'ils n'aimoient pas, ou qui leur étoient dans le fond très indifférentes : En ſuivant le dictament de la Raison, il ſeroit abſurde que tous ces gens là fuſſent affligés. Etoient ils obligés d'aimer des perſones qui ne le méritoient pas quant à eux ? Ou, ſi réellement ils ont dû les aimer & qu'ils ſoient inſenſibles ou ingrats, leurs grimaces de douleur en imposeront elles à tout un Public, & toujours, ne les rendront elles pas plus coupables ? Ne doivent-ils donc pas plutôt ſe réjouir ouvertement, d'être délivrés de réelles affictions, d'une contrainte incomode, ou tout au moins ne pas s'affliger, puisqu'ils n'en ont aucun ſujet ? Cependant, il eſt écrit en Caractères inéfaçables dans les Loix du Préjugé & de la Coutume, qu'ils doivent pleurer les instrumens de leur malheur, regretter les déſagrémens qu'ils leur faiſoient éprouver, ou s'affliger du bien qui leur en arrive. Le Public les blâmeroit fort, s'ils agiſſoient autrement : La plus grande partie ſaura bien à quoi s'en tenir, n'importe : Ils ſeront hypocrites, mais c'eſt l'Uſage ; ils ſe répandront  
même

même en longs & énergiques regrets, sur la perte d'individus qu'ils ne regrettent point. Quelle bizarrerie ? ou plutôt, quelle odieuse fausseté !

On ne s'en tient pas là : Les larmes ne peuvent pas toujours couler : Des Discours lamentablement plaintifs perdent enfin leur pathétique & leur bienséance par la répétition. Il faut alors pour y suppléer, que tout ce qui environne les victimes vivantes de la Mort leur retrace le coup réellement ou en apparence funeste, qu'elle vient de fraper : Des *Habits lugubres* & qui les privent d'une partie de leurs facultés, paroissent marquer que la douleur les a apparemment rendues inutiles, & que l'on veut come ces Femmes Indiennes s'ensevelir en quelque manière avec les défunts : Des *Glaces couvertes soigneusement* & dont la vanité tire peut être quelque fois le Rideau, semblent insinuer, que l'on bannit cette complaisance si avantageuse aux agrémens de la figure, & le soin de les faire paroître dans tout leur jour. On rompt commerce avec les Homes, come s'ils nous avoient ofensé. Tous plaisirs sont interdits, come s'il n'étoit pas permis de distraire sa douleur. On en vient même jusqu'à négliger le Culte public (\*) en tout

I i

ou

(\*) Il est d'usage dans ce Pais (come l'on fait)

ou en partie, come si l'on avoit à se plaindre de la Divinité. Pourquoi tout cela? C'est l'Usage; mais cet Usage même surquoi est il fondé?

- \* On me répondra peut être que l'on revet des Habits lugubres come plus conformes à l'état où on est, & plus propres à entretenir le sentiment que l'on éprouve, & que c'est par la même raison, que l'on quite le Monde & ses plaisirs.

Mais je demande, la douleur est elle donc un plaisir, pour que l'on aime à la perpétuer? Les Stoiciens les plus outrés ont prétendu que ce n'étoit pas un mal: On ne les en a pas crus; mais ils ne se sont jamais avisés d'affirmer que ce fut un bien. On croiroit cependant que les premiers qui ont imaginé de continuer l'affliction, par la vue d'objets lugubres, ont cru faire plaisir a ceux qu'ils en ont environé. Je sai qu'il y a des personnes qui se plaisent dans la douleur, mais c'est une preuve certaine du mauvais état de leur Santé ou de leur Esprit, & que cette situation augmente presque toujours.

Si

---

de ne point aller à l'Eglise pendant 15. jours ou 3. Semaines après la mort d'un proche parent, & quand on y va ensuite, on ne chante point de très longtems, Coutume également impie & superstitieuse.

Si donc la douleur est un mal; come il est certain, pourquoi la continuer & la renouveler, en retraçant sans cesse l'idée affligeante de ce que l'on a perdu. Cela paroît contraire à la tendance naturelle & universelle des Homes au bonheur.

J'en dirai de même des privations que l'on s'impose: N'est ce pas assés d'avoir fait une perte? Faut il que tout la rapelle malgré nous & ferme l'accés aux voies les plus efficaces de consolation? Je veux que pendant 8. ou 15. jours, des objets brillans ou les distractions du Monde affectent douloureusement des Ames vraiment sensibles; Lorsque leur sensibilité diminue ou cesse, ce qui ne tarde pas à arriver, ou on la rapelle désagréablement par ces tristes marques de deuil, ce qui est nuisible; ou si on ne l'émeut plus, à quoi bon un ajustement & des réserves, qui tiennent dans une contrainte insupportable, ou qui font un contraste peu décent avec lair & les discours?

Si l'on me dit à l'égard du Culte public qu'on le néglige dans les premiers tems de la douleur, *parce que l'on ne seroit pas en état d'y vaquer convenablement*; je répondrai, qu'il n'y a point de tems plus propre à la dévotion, que celui où l'Ame humiliée & abattue par la tristesse s'élève d'elle même à Dieu,

peut lui demander des secours, dont elle sent le besoin; que c'est dans la méditation des grandes Vérités de la Religion. & des Maximes de la Morale Chrétienne, que l'on trouve les moyens les plus sûrs de consolation. C'est un fait d'Expérience universelle, & puisque dans le particulier, on entend ces personnes affligées parler elles-mêmes des remèdes à leur douleur tirés de la Religion, pourquoi ne pourroient elles pas chercher & éprouver aussi leur efficacité dans des Assemblées publiques, très-propres d'ailleurs à faire diversion à cette douleur, y marquer leur résignation en chantant les louanges de l'Auteur également bienfaisant des biens & des maux? Ce deuil dans les Habus & la Conduite extérieure, peu convenable à ceux qui sont réellement affligés, est encore plus frappant dans ceux qui ne le sont pas. Ils l'affectent aussi bien qu'ils le peuvent, come je l'ai dit, mais les Hommes ne sont cependant pas encore assez habiles Comédiens, ou se lassent trop tôt de la contrainte, pour pouvoir en imposer longtems. Ils lèvent souvent le masque, & donnent alors au Public le spectacle ridicule de voir les jeux, les ris, les plaisirs grotesquement couverts des luvées de la douleur. Ils en rehaussent même des charmes, que leur destination

nation étoit de faire oublier. Pourquoi obliger à se jouer ainsi de la décence & de la sincérité, à parer son extérieur des marques du regret, pendant que le Cœur est souvent plein du souvenir de la plus juste horreur ?

Je conclus de tout cela, que si l'on est dans une tristesse réelle, il faut éloigner tout ce qui peut l'entretenir, parce qu'elle est nuisible, & par conséquent tout *deuil* & toute privation de plaisirs & de distractions. Si l'on n'y est pas, à quoi bon l'affecter ? On n'est affligé réellement ni par vanité, ni pour le public, & il semble cependant que c'est pour cela qu'on le paroît ; c'est se gêner beaucoup pour offenser Dieu, & pour se faire mépriser des Hommes.

On me dira peut être, que l'on veut honorer, par là la mémoire des morts, ou que l'on a d'autres raisons. Je vais tâcher d'y répondre, en suivant le détail des Cérémonies mortuaires.

C'est l'usage d'inviter & d'assembler le plus de gens que l'on peut, pour accompagner le Cadavre au Tombeau. On y vient en Habits de *deuil*, portant un *Etendard burlesquement incomode*, avec l'air le plus triste, & le plus mortifié que l'on peut affecter, & que l'on a souvent bien de la peine à prendre; nouvelle hypocrisie, surtout dans les

Parens, qui n'étoient pas toujours les meilleurs Amis de la personne qu'ils vont ensevelir. On forme avec une grave lenteur un *Convoi tristement pompeux*, & on suit les restes d'une humanité, qui n'est plus à cet égard qu'un composé de vers & de pourriture, restes cependant que l'on décore souvent des *marques de Dignités antéantiques*, & de *Fleurs* quelquefois plus réelles que celle qu'elles représentent. Après avoir rendu la *poudre* à la *poudre*, on revient dans le même ordre témoigner à des gens souvent fort indifférens, des sentimens aussi peu sincères que les leurs. A cette Procession succède ordinairement un *Repas*, servi avec un dérangement superstitieux, dont la fin souvent n'anonce pas l'affliction des Convies, & qui dans la circonstance est toujours très déplacé.

Je demande à présent: A quoi bon tout cet *apareil*? Pour honorer la *mémoire du Mort*, dit on; ou plutôt pour l'honorer lui même. Quant à lui, il y a grande apparence qu'il ignore l'honneur qu'on prétend lui faire, n'y ayant rien qui nous engage à présumer que les Ames, dégagées de la matière, sachent ce qui se passe ici bas; ou, supposé qu'elles en aient la connoissance, l'état de parfaite félicité, ou de tourmens affreux où elles sont, doit

doit les rendre bien insensibles au mince plaisir de voir leur enveloppe accompagnée du Cortège le plus nombreux. Il leur est donc très indifférent par la même que l'on s'habille de noir ou d'autre couleur pour les honorer.

La Raison de *recompenser par là la Vertu &* de la rendre recommandable aux vivans paroît plus spécieuse; mais est ce à la seule Vertu que l'on rend ces prétendus honneurs? N'est ce pas plutôt à la Naissance, aux Richesses, aux Dignités? Un Home, qui aura eû le bonheur de porter un Nom jadis illustré, d'ocuper un Poste distingué, de rouler dans un Equipage lesté & brillant, & qui, sous tout ce vernis, aura montré l'Ame la plus basse, la plus noire, ou la plus inutile à sa Patrie, aura tout un Peuple à la suite de son Cercueil, pendant que la pauvre Vertu, l'obscuré Vertu, la timide Vertu, n'appellera aux Obsèques de ce Païsan qu'un petit nombre de ses égaux. On porte également le *deuil* d'un Scélerat & d'un honête Home, ainsi la raison de distinguer le mérite par là ne peut être non plus d'aucun poids.

On honore, dira ton, par les devoirs que l'on rend à la personne défunte, *les Parens de considération qu'elle avoit.* Mais doit il être question de vanité pour eux, pendant qu'on les suppose dans l'affliction? N'y a til pas assés

d'autres moiens plus solides & plus réjouissans de leur prouver ses Sentimens ? Et d'ailleurs, si le Principe de cet honneur est chimérique quant à son objet principal, ne le fera t-il pas quant aux accessoires ? Un Corps sans lumière peut il en transmettre ?

*Ces Processions funèbres, ajoutera ton, sont utiles pour rapeller l'idée de la mort, qu'il est bon de renouveler souvent ; mais j'en appelle ici au témoignage sincère de tous mes Lecteurs : Cette idée les a-t-elle affectés fortement dans ces circonstances ? Les a-t-elle rendus meilleurs ? Excepté les plus proches Parens, chacun ne se fait il pas un devoir d'égaier la tristesse de la Cérémonie par des Contes, des Nouvelles, ou des Affaires du Tems ? Il est question de toute autre chose, que de celle pour laquelle on est là, ou s'il en est question, c'est le plus souvent aux dépens de celui que l'on acompagne. Et je suppose que ce Spectacle rapelle le souvenir de la Mort, il la représente come quelque chose de fort extraordinaire & d'épouvantable, au lieu que tout Sage & tout bon Chrétien, pour quiter plus aisément le Monde, ne doit la considerer en elle même que come un événement plutôt réjouissant qu'effrayant.*

On me dira encore, que proscrivant tout Convoi funèbre, c'est confondre à cet égard l'Homme avec la brute : Ca n'est point mon idée ; il est nécessaire sans doute d'observer une différence dans les obseques des Créatures raisonnables ; mais je voudrois que l'on en bannit tout le Cérémonial, tout l'honorifique, qui me paroît convenir si peu à un Cadavre. Quel mal y auroit il pour la Société, pour le Mort & ses Parens, qu'il y eut des Officiers préposés pour remplir ces derniers devoirs, & qu'il n'y eut qu'eux, qui s'en mêlassent, sans suite, sans pompe, sans apareil ? La Mort a quelque chose de si humiliant pour l'humanité, que je ne comprends pas comment on a pû lui associer l'orgueil & la vanité mondaine. D'ailleurs la Société gagneroit à ce retranchement de Cérémonies tout le tems qu'on y perd ; le Mort n'y perdrait sûrement rien, les Parens surtout, affigés ou non, seroient charmés d'être dispensés de se produire en Public, d'essuier des critiques sur leur maintien, de voir rouvrir des plaies récentes, ou d'affecter de la douleur, & toutes les personnes sensées ne regretteroient sûrement pas des devoirs aussi inutiles que gênans.

On objectera peut être encore à cette suppression d'apareils, d'Habits & d'ornemens

de deuil , qu'il en résulteroit une diminution dans le Commerce , & par conséquent un mal pour la Société ; mais en employant différemment les matières dont on fait les Etofes de deuil , le Commerce, pour être moins varié de peu de chose , n'en feroit pas moins étendu & moins utile à la Société. Deplus, il est d'expérience que tout ce qui sert au deuil est de beaucoup moindre durée , & plus susceptible de mal propreté que les autres Etofes ; ce qui cause une perte bien plus grande que ne feroit la suppression de cette branche de Commerce.

On me dira , peut être enfin , que le deuil est une espèce de livrée nécessaire pour reconnoître & respecter la douleur & pour qu'elle se respecte elle même ; mais si cette douleur est réelle, elle paroît bien mieux sur le visage & dans tout l'extérieur , que par des Voiles & des Crépes ; elle fait bien se faire respecter au premier abord , & se respecter elle même. Si elle n'est pas sincère , les marques empruntées de la tristesse ne la feront pas naître dans l'ame , & n'en imposeront pas assez , pour que l'on respecte son apparence. Les apareils funéraires & le deuil sont donc pour le moins inutiles en tout sens.

Je ne dirai rien des *Mausolées* & des *Epitaphes* , si non que les premiers ne sont que des

des Autels érigés à la Vanité par la Vanité même, & les autres font, come les Epitres dédicatoires & les Oraisons funèbres, si sagement interdites dans ce Pais, des modèles de la Flaterie la plus outrée. On se garde bien, pour rendre le Tableau ressemblant, d'y exposer les vices du défunt, qui rendus publics & condamnés, seroient sans doute plus utiles à l'humanité, pour la correction des mœurs, qu'un pompeux étalage de Vertus, souvent imaginaires.

Je passe aux *Visites* d'usage dans ces tristes circonstances: Rien ne me paroît plus incommode & plus déplacé, pour ceux qui les font, & pour ceux qui les reçoivent. J'en appelle à tous ceux qui ont été dans le cas. Les premiers sont obligés d'affecter une tristesse & des sentimens, que souvent ils n'ont pas, ne savent pour l'ordinaire que dire, ou marmottent un compliment, mille fois rebatu, & qui ne signifie rien. La Conversation roule ensuite sur les belles qualités du mort, qu'on lui prodigue toujours volontiers; sur les minutieux détails de la maladie & de ses derniers momens, ce qui, en rabattant les exagérations, est aussi peu utile qu'intéressant. Il est rare qu'on y fasse des réflexions efficaces & qu'on en revienne meilleur Chrétien. La malignité s'y exerce plus souvent que la charité. Ces

Ces Visites font encore plus déplacées quant aux personnes qui les reçoivent; si elles sont réellement affligées, ce sont de nouveaux poignards, dont on les perce avec toute la bonté possible, surtout si on attend longtems à les faire, come il arrive quelquefois. Si leur douleur n'est pas sincère, il faut qu'elles fassent des efforts très pénibles, pour répandre des larmes de bienfiance & pour cacher leurs vrais sentimens, qu'il ne conviendrait pas de laisser apercevoir. Ces visites d'ailleurs augmentent nécessairement le désordre ordinaire dans les Maisons de deuil, & n'aboutissent tout au plus qu'à satisfaire la vanité, ou causer des mécontentemens, si l'on y a manqué.

*Mais quoi ?* me diront les Amis, *vous ne voulés pas que nous donions un gage de nôtre amitié à des personnes que nous chérissions, en leur marquant que nous partageons leur perte.* Oui, je le veux; mais ce n'est point par une simple visite, qui ne fait que renouveler cette perte; ce n'est point par des complimens & des exclamations stériles que vous prouverés vôtre amitié & que vous la rendrés utile; Non: C'est en tachant de distraire la douleur par des plaisirs innocens; en vous chargeant de soins, dont vos amis malheureux ne sont pas capables. Les vrais

Amis

Amis se distinguent par des actions, & qu'a-t-on à faire des démonstrations fausses & inutiles de ceux qui ne le font pas ?

Je suis mal avec cette personne dira-t-on encore : Je veux profiter de cette occasion où elle est attendrie, pour me remettre bien avec elle & lui prouver mes Sentimens. Eh ! pourquoi attendés vous cette triste circonstance. Rendés lui des services : Ils vous reconcilieront bien mieux avec elle qu'une Visite, qu'elle pourra bien n'attribuer qu'à l'usage, ou à l'envie d'en imposer au Public.

Il seroit donc convenable, je pense, que personne n'approchât ceux qui ont fait une perte, que ceux qui leur sont absolument nécessaires pour les soulager ou les distraire. Les Amis réels, la foule ne seroit pas trop grande.

Je sai bien que l'on prend ordinairement la plus grande partie de toutes ces Cérémonies & Visites pour ce qu'elles valent, c'est à dire, pour des devoirs purement d'usage. Elles sont donc inutiles, & celles qui doivent intéresser affigent, ou irritent. Je ne vois par conséquent aucune raison, qui puisse les autoriser.

On me fera, sans doute, bien des Exceptions sur les Sentimens réels & réciproques, qui en rendent les expressions naturelles

les

les & convenables. On m'allèguera bien des exemples de *Sincérité* ; chacun prétendra en servir ; mais à prendre le vrai des choses , & outre ce que j'ai dit des vrais Amis , qui ne font jamais en grand nombre & qui par la même n'incomodent pas , ces cas particuliers & rares ne peuvent jamais faire Loi. Je parle du general , de ce qui arrive ordinairement , sur quoi seul on peut calculer le bien & le mal qui peuvent en résulter & réformer en conséquence les abus.

Je finirai par la considération des *éfets facheux* qu'entraînent les *devoirs* que l'on rend aux morts , outre ceux que l'on aura déjà pû remarquer dans leur détail.

Le 1er. est la *Dépense* considérable & presque entièrement perdue que l'on est obligé de faire dans ces occasions. Souvent la Mort d'un Père , dont l'Industrie faisoit les revenus , d'une Mère œconome , met le désordre dans les affaires d'une Famille. Il faut cependant prendre de grosses sommes sur le plus clair de son bien , dans le tems qu'il faudroit se resserrer , pour supléer en quelque sorte à la perte que l'on vient de faire. Les Loix somptuaires ont à la vérité remédié aux abus excessifs , mais elles n'ont pû empêcher bien des excès , dont on sent l'inutilité , & que cependant le Luxe a consacrés.

Un Deuil quelconque incomode toujours des gens peu aisés, surtout, come il arrive souvent, après une maladie dispendieuse: Ce seroit donc un bien pour les Particuliers médiocres, qui font le plus grand nombre, & même pour les riches, que de proscrire absolument tout deuil.

Je pourrois ajouter que ces obsèques & dépenses mêmes donent lieu à bien des *mécontentemens*, de la part des Parens pointilleux, ou bassement intéressés. Si l'on néglige, par une omission bien excusable dans ces cas là, d'inviter à la Cérémonie tous les ascendans, descendans, ou collateraux à certain degré, qu'on ne leur done pas de ces *enseignes fastueusement funèbres*, & que l'on ne pousse pas les usages à cet égard jusques à la profusion, pour tous ceux qui croient y avoir droit; des plaintes odieuses ajouteront bientôt le chagrin à la douleur: Nouvelle source de méfintelligence, de haine, & de mauvais procédés, dans un tems où une Famille affligée auroit besoin de paix, de consolation, & de secours.

Un autre inconvénient qui résulte de ce que l'on a cru devoir aux morts, c'est que leurs Parens, surtout les plus proches, sont pendant un tems assés long, *moins utiles*, soit pour les *affaires*, soit pour les *plaisirs*, à la

Société

Société à laquelle ils se doivent cépendant pour les unes & pour les autres. Leurs *Intérêts particuliers* en souffrent nécessairement aussi, puisqu'ils ne sont pas censés pouvoir s'en occuper pendant leur première douleur suposée, quoiqu'elle le leur permit, & qu'ils sont obligés de s'en remettre à des Consciences étrangères, qui ne sont pas toujours scrupuleuses. On les prive des plaisirs, qui conviendroient souvent le plus à leur tempérament, à leur santé, & qui sont aussi nécessaires à l'Ame, que les alimens au Corps. C'est une perte pour leurs Amis & qui nuit au bon état de leur Corps & de leur Esprit; aussi remarque-t-on que les gens en deuil sont plus souvent malades alors qu'en d'autres tems. Tous ces inconveniens n'auroient point lieu, si un usage tyrannique n'eut pas prescrit, qu'il faut renoncer aux avantages de la Société, pendant un certain tems, parce qu'un de ses membres ne l'est plus. Il semble que ce devrait être le contraire. N'y a til donc pas déjà assez de tristesse dans la vie, sans y en ajouter gratuitement?

Enfin le mal, le plus considerable qui arrive de tous ces devoirs, c'est *l'habitude de se contrefaire* que contractent par là, & les affligés, & les complaignans. Il n'y a qu'à  
repasser

repasser sur tout ce que nous avons vu des uns & des autres, pour s'en convaincre. Je ne crains point d'avancer, que de 20. personnes que doit intéresser directement ou indirectement la mort de quelcun, il y en a au moins 15. chés qui cet intérêt n'est que dans l'apparence & qui l'expriment cependant avec tous les traits de la réalité, bien entendu que les 5. supposés réellement affligés, joueront le rôle dès 15. à la première occasion. Or suivant le cours de l'humanité, il y a peu de gens qui dans le courant d'une année n'essuient une perte ou ne soient appellés à la partager avec d'autres, & il n'y en a point en âge de raison, qui ne se trouve quelquefois dans ce cas là. Voilà donc tous les Homes obligés tour à tour de faire un commerce d'hipocrisie, qui, pour un vice, ne revient que trop souvent, & qui s'étend bien au delà du tems des cérémonies funéraires. Outre le mal qu'il y a à tromper, le moi en que l'on ne s'acoutume pas par là à la dissimulation & a la fausseté! Eh! ne suffit il pas du penchant que les Homes y ont, & des séductions de l'intérêt, sans y ajouter d'autres tentations? N'est ce pas déjà trop que les vivans les y entraînent, sans que les morts en deviennent encore les funestes instrumens? Et si la candeur & la

bonne foi sont les caractères distinctifs de la Vertu & les soutiens les plus fermes de la Société, que deviendront les uns & les autres, si des usages autorisés en sapent les fondemens? Il est donc de l'intérêt de tous les Hommes de supprimer tout ce qui peut donner atteinte à leurs Vertus, & par conséquent à leur bonheur, & tels sont précisément les états ordinaires *des devoirs que l'on rend aux morts.*

De toutes ces considérations, auxquelles il seroit aisé d'en ajouter bien d'autres, mais qui occuperoient trop de place pour un Journal, il me paroît que l'on pourroit supprimer *les expressions outrées de douleur, que l'on croit devoir à l'usage, les habits de deuil, la pompe des obsèques, les visites de condoléance, en un mot tout devoir d'appareil, sans qu'il en résultât aucun désavantage pour le Genre humain, & qu'au contraire par là il seroit affranchi de beaucoup de gêne, de chagrins, de dissimulation, de dépenses, & d'embarras.*

Voilà des réflexions que le seul amour du vrai, l'aversion pour le ridicule, les préjugés, les inutilités onéreuses, la contrainte & l'hypocrisie, & par conséquent le désir du plus grand bonheur des Citoyens du monde, & en particulier de mes Compatriotes, m'ont inspiré de mettre au jour. Je ne me flate point

point de changer un usage fondé sur des Préjugés respectés de tout tems. Je connois trop leur empire: Il n'est cependant pas impossible, que des Philosophes apuïant mes foibles efforts, ne donnent un exemple de poids. Cè ne seroit pas les premières coutumes ridicules, qui eussent été abrogées. J'ai d'ailleurs l'avantage de ne pas penser ainsi tout seul; nombre de personnes sensées ont blâmé & blament encore les usages que j'attaque, en les suivant à regret; & si je puis reclamer une autorité respectable, les *Romains*, dans les premiers tems de la République, si sages alors, avoient interdit dans les Loix des XII. Tables toute expression publique de douleur, & bien d'autres Peuples les avoient imités, (voies *FRANC. PATR. de Reg. lib. V. Ch. 17.*) Mais si la Superstition; le Luxe, & la Vanité, ont changé ces tems desirables de la naïve simplicité, je m'estimerois heureux, si mes réflexions étoient le crépuscule qui comenceroit à percer les ténèbres du Préjugé. Je puis m'être trompé en tout, ou en partie: Dans ce cas là, ce n'est assurément point un vice du Cœur, mais un défaut de discernement, & si je suis dans l'erreur, je serai très obligé à ceux qui daigneront me la faire conoître.

PHILANTROPE.

*Laisane.*

Kk 2

DIS.



## DISCOURS (\*)

Sur le Sujet donné par l'Académie des Belles-Lettres de *Marseille*, pour le Prix d'Eloquence de l'Année 1758. Sur cette Proposition : *L'Esprit de Justice assure la Gloire & la durée des Empires.* Par Mr. SEIGNEUX DE CORREVON Conseiller & ancien Bourfier de *Lausanne*, Membre-Correspondans de la Société d'*Angleterre*, pour l'avancement du Christianisme, & de l'Académie des Belles-Lettres de *Marseille*.

**D**ANS le spectacle de la Nature ce n'est pas l'éclat d'un Phénomène rapide & passager, qui mérite le plus nôtre admiration : C'est la constante régularité de ses mouvemens. Un Arc en Ciel, une Aurore Boréale, une Comette, ne sauroient égaler la majesté du Soleil dans son Cours, l'ordre merveilleux des Saisons, l'alternative des  
**Jours**

---

(\*) L'Académie de *Marseille* dans son Assemblée solennelle de la St. Louis 1758. honora ce Discours de *l'accessit*, en lui adjugeant la seconde placé après celui qui fut couronné, sur 14. Discours qui étoient entrés dans le Concours.

Jours & des Nuits, ni ce tout ensemble magnifique de l'Univers, dont tant de Siècles n'ont pû altérer l'heureuse harmonie. Et qu'est ce qui en fait la force, la solidité, la durée? Oserons nous pénétrer ce mystère, & décider pourquoi cette infinité de Corps si vastes, si divers, si inégaux en forces & en propriétés ne se dérangent & ne se heurtent jamais? Oui, nous pourrons le dire avec certitude; c'est que chacun d'eux garde la place qui lui étoit assignée, ou suit le mouvement qu'une Règle éternelle lui avoit prescrit.

Les Corps Politiques se soutiennent à peu près par les mêmes Loix, & dans ce point de vue, quelle sera la source du bonheur, de la gloire & de la durée des Empires? Serait-ce les coups hardis, imprévus & pour ainsi dire aveugles de la Fortune? Serait-ce l'audacieuse intrépidité d'un Conquérant, qui ose tout entreprendre sans s'embarasser de ce qui est juste? Serait-ce encore la subtilité d'une Politique, sans cesse attentive à varier ses démarches & ses ressources? Non: Ce qui affermit la Constitution d'un Etat, autant que le comporte l'instabilité des choses humaines; ce qui en assure la durée; ce qui en augmente la réputation & la gloire, c'est la sagesse d'une Conduite, qui assujettit

toutes ses Opérations aux Loix immuables de la Justice.

*La Fortune, le Courage, ni la Politique ne sauroient par eux mêmes assurer la gloire & la durée des Empires.*

*L'Esprit de Justice peut seul produire de si grands effets.*

## P R E M I E R E P A R T I E.

*La Fortune*, qui n'est ici que le Succès d'une ou de plusieurs entreprises, souvent imprudentes, ne peut, elle seule, fonder un Empire sur une base durable. Un Conquérant peut envahir; mais il conserve rarement ce qu'il a aquis. Le bonheur, qui fait voler son char au bout d'une carrière brillante, ne l'empêche pas toujours de briser contre le terme, par l'impétuosité qui l'y conduit; du moins ce bonheur ne sauroit le soutenir longtems dans le point de gloire où il l'a placé: C'est un Torrent qui entraîne d'abord tout ce qui lui résiste; mais qui s'écoule bientôt lui même, faute de source qui le nourisse: La vraie source du bonheur est la justice des entreprises, dont le succès est en quelque sorte la récompense. L'on peut être juste sans une grande prospérité; mais l'on ne sauroit être longtems dans une prospérité brillante, sans être juste.

juste. L'envie même est impuissante contre un bonheur que la Justice a produit ; & si cette Vertu est la base des Fortunes particulières, pourroit elle n'être pas celle des Empires ? Tout se révolte contre un aquereur injuste ; tout se liguera contre une puissance, qui ne refuse aucune voie de s'agrandir ; tout respectera au contraire un Prince, qui met à ses desseins, come à ses Etats, les bornes sacrées de la Justice.

Nous dirons du *Courage* ce que nous venons de dire de la Fortune. Cette chaleur du sang qui fait le Héros lui laisse rarement le calme & la modération dont il a besoin. Propre aux exploits rapides, capable de surmonter les obstacles, il lui manque presque toujours la belle faculté de se vaincre & de se régler soi même. Son Caractère intrépide le conduit plutôt au péril qu'à la sûreté, & ne le mène aux Trophées qu'au travers des Précipices. Les avantages qu'il se procure ne fauroient être de longue durée, parce qu'ils ne viennent pas toujours à la suite de la Sagesse & de la Justice. Le Héros est toujours près de sa chute, tant qu'il n'est pas guidé par la main de l'une, & retenu par le bras de l'autre. S'il fait sans elles quelques pas vers la Gloire,

cette Gloire peut être brillante ; mais jamais elle ne fera durable.

Ne pouroit on cependant remplir le vuide de cette austère Vertu, par les ressourcés variées de la Politique, qui n'est autre chose qu'une Prudence plus clairvoiante & plus raffinée? Qu'on en pèse les influences : Cacher ses desseins, c'est presque les assurer; rendre ses vûes impénétrables, pardonner, punir, ou dissimuler à propos, semblent être les actes ou les qualités d'un grand Prince & d'un grand Génie, les plus propres à couronner de vastes desseins, à former & à soutenir un grand Etat : Mais après avoir vû périr presque tous les Héros d'une manière tragique, par la fréquence des dangers auxquels ils s'exposent; après avoir vû souvent leur Gloire ternie par des coups hazardés, ou totalement enfévelie avec les débris de leur Fortune; suivés un Prince artificieux dans les détours de sa Politique : Que de faux pas, de chûtes & de regrêts lui couteront ses raffinemens ! Combien de fois ne lui arrive t-il pas de se perdre dans les souterrains qu'il a creusés, ou de s'égarer dans les Dédales de son invention ! Quels suplices dans la recherche ou la combinaison de ses faux fuians ! Quels détours & quelle lenteur pour arriver au but, ou la

Vertu

Vertu seule l'eut conduit, par un chemin plus beau & plus court ! Quelles difficultés, & souvent honteuses, auprès des moyens faciles & honêtes de la Justice !

Avoüons que jusques ici nous ne découvrons aucun ressort capable d'élever, ou de soutenir un grand Etat au point de sûreté qui lui est nécessaire, ou à ce degré de gloire auquel l'a porté d'abord son *Courage* ou sa *Politique*. Les faveurs les plus rares de la Fortune ; Richesses, Conquêtes, Renommée, ne sont pour ainsi dire que les matériaux ou l'ébauche du bonheur : C'est la Vertu seule qui les met solidement en œuvre. C'est elle seule qui les arrange, qui les épure, qui les perfectionne. C'est la Justice, & elle seule, qui aura la gloire de consommer ce grand Ouvrage ; d'assurer la félicité du Monarque & de son Empire, & d'en transmettre à la Postérité même éloignée la possession & le souvenir.

## S E C O N D E P A R T I E.

N'en doutons pas un instant : Cette Vertu vraiment Royale, ou plutôt Divine, ouvre aux Homes en général & aux Monarques en particulier la Route la plus belle & la plus sûre pour assurer leur félicité. Digne de présider à tous les Plans & à toutes les Ac-

tions humaines, mais surtout à la Conduite des Rois, elle mérite de régner sur eux avec autant d'empire, qu'ils règnent sur leurs Sujets; d'inspirer tous leurs desseins, de guider leurs entreprises, & d'en mettre les succès à l'abri des plus grands revers. Elle seule enfin pourra répandre autour de leurs personnes une lumière éclatante & une tranquillité à toute épreuve. Elle veille à leur sûreté mieux que la garde de leur Palais, & gravera leurs Noms dans le Temple de la Vertu en Caractères inéfaçables. Pour le bien sentir, faisons nous l'idée la plus complète de cet *Esprit de Justice* & premièrement de la Justice elle même. Cette Vertu est beaucoup mieux connue que pratiquée, ne fut ce que par le desir unanime de tous les Homes qui pensent; par le besoin qu'on en a en tout tems & en tout lieu; par les regrets qu'éprouvent les gens sages, des qu'on la néglige, & par le désespoir des Peuples chez lesquels on la viole.

Il est des Vertus qui semblent propres, & en quelque façon affectées à certains états; la valeur au soldat, la libéralité au riche, & l'épargne au pauvre: Mais la Justice convient à tous les Homes, & à tous les Ordres sans distinction. Une *Justice Universelle* semble déjà gravée dans tous les Cœurs:

Qui

Qui est ce qui n'auroit honte de méconnoître les Devoirs de l'humanité, du respect pour ceux dont il tient le jour, de la reconnoissance pour ceux de qui il a reçu des bienfaits? Qui est-ce même, fut-il Barbare, qui le seroit assés, pour ignorer l'obligation d'observer les Règles de la *Justice particulière*; de restituer un dépôt, de tenir une parole solennellement donnée?

La Justice dans le sens le plus prochain & le plus étroit ne paroît désigner que le devoir de rendre à chacun ce qui lui est dû, comme l'Injustice consiste à le refuser; & dans ce point de vûe, il semble que les seuls objets de l'une & de l'autre soient nos semblables. Ne nous bornons pas cependant, à l'idée restreinte qu'en a le vulgaire: Tout ce qui est juste s'y trouve compris, & tout ce qui est honête ne peut qu'être juste. Les autres Homes n'en sont pas les seuls objets. Dieu est le premier & le plus auguste de tous, puisque c'est lui qui en a gravé le sentiment. Il est infiniment juste de rendre à l'Être infini en Puissance, en Sagesse, & en Bonté l'hommage le plus soumis. Il est juste de rendre aux autres Homes tous le devoirs de l'humanité, de l'équité, de la compassion. Il est juste de sentir la dignité de son être, & de ne rien faire qui y déroge.

La Religion fait donc la première & la plus belle partie de la Justice; la décence & l'humanité n'en font que des branches considérables. Qu'on sente bien la beauté & la force de cette Chaine, qui lie tous les devoirs, qui n'y laisse rien d'arbitraire & dont toutes les parties font également fondées sur les idées du juste. C'est ce qui rend indispensable l'obligation de les remplir, & inexcusable leur violation.

On ne sauroit trop parler de ce que l'on doit à Dieu: On parle tous les jours de ce qu'on se doit à soi même, & l'on s'aperçoit à chaque instant de ce que l'on doit aux autres, par l'intime conviction de la justice de ce qu'on exige. Voilà comment le langage le plus ordinaire nous fait sentir à combien de choses intéressantes s'étend le mot de Justice, ou plutôt le sens & la pratique de cette Vertu.

Les mots ont, outre leur signification propre, une signification relative à l'étendue de Génie de celui qui les prononce, les Vertus ont par là même un sens plus étendu dans l'Esprit des Homes qui réfléchissent, que dans celui de la foule. Elles en ont bien plus encore, lorsque le Cœur en est rempli, que lorsqu'il en est touché légèrement; & dans cette supposition, que de choses

ses

les excellentes embrassera l'ame du Juste en fait de Justice!

Dans la réalité, la Justice désigne assés souvent toutes les Vertus, sans doute parce qu'il est également juste de les pratiquer; & c'est dans ce sens qu'elle est prise pour la Vertu même, come le Juste pour l'Home de bien, ou pour l'Home vertueux. C'est une expression familière aux Ecrivains Sacrés(\*), chez lesquels *Marcher dans la vérité*(\*\*) & *Marcher dans la Justice* sont des façons de parler sinonimes; ou si elles différent, ce ne peut être qu'en ce que l'une exprime proprement l'exacte conformité de l'Action avec la Règle, & l'autre, la sincérité de celui qui s'y conforme.

Ne renonçons point à un sens qui lie le bonheur des Homes & le sort même des Empires à la pratique des Vertus les plus dignes en éfet de faire & leur bonheur & leur gloire. Mais quand le mot de Justice se réduiroit à  
n'expri-

(\*) *Oculi Domini super Justos. - - - Clamaverunt Justi, & Dominus exaudivit eos.*

PSALM. XXXIII. 16.

(\*\*) Le terme *Emeth* chés les Hebreux, qu'on a traduit par celui de *Vérité*, désigne en même tems la Justice: Dans leur Langue un *Home véritable* & un *Home juste* sont une seule & même Personne.

n'exprimer que cette belle Maxime, cette Règle d'Or, célébrée dans tous les tems, dans toutes les Religions, & chés tous les Peuples, *ne faites jamais à autrui ce que vous ne voudriés pas qui vous fut fait*, nous serions en droit de dire que tout Etat, dans lequel on l'observeroit, pourvoiroit à sa sureté. Nous verrons bientôt, que la Justice dans son sens le plus restreint comprend dans son exercice tout ce qui peut opérer le vrai bonheur. Si un ARISTIDE a fait la gloire d'*Athenes* & CATON celle de *Rome* par l'intégrité scrupuleuse de leur Justice, que seroit ce d'un Sénat, ou d'un Ministère composé de *Catons* & d'*Aristides*? Si une Nation étoit remplie d'Homes justes & intègres, quel Calme! quelle Sureté! quelle Confiance au dedans! quelle Réputation au dehors! Et si la pratique de la Justice rend heureux & illustre un Individu, pourquoi ne produiroit elle pas le même éfet dans un Empire, qui en rassembleroit un grand nombre, & dont le Maître auroit revêtu ce glorieux Caractère? Mais cette Justice si belle dans la théorie, & si admirable dans ses éfets, ne les produira qu'autant que les Homes, apellés à la conduite des autres, s'en seront rendu propres & familières les Maximes. Ce ne sera qu'autant qu'ils en auront contracté l'heu-

l'heureuse habitude, par l'*Esprit de Justice*, organe puissant de la Justice elle même: Car malgré le prix & le mérite des Actes particuliers, ce n'est pas une Justice à tems, une Justice momentanée, des Actes passagers & interrompus de cette Vertu, qui produiront un bonheur si grand: C'est une volonté constante, & pour ainsi dire une Ame nouvelle, qui pénètre, qui élève & qui fortifie celle des Rois: C'est un desir ardent d'être à juste titre l'Image du Roi de tous les Mortels: C'est un amour invariable de l'ordre, des proportions morales & de la Justice: C'est une résolution inébranlable de la rendre, de respirer avec elle, de ne penser & de n'agir qu'avec ses Maximes; de n'être heureux enfin que par son secours. C'est come une loi fondamentale, qui devient l'*Esprit* de toutes les autres, & qui en dirige l'exécution de manière à en écarter toute partialité, tout excès, tout relâchement.

Sera-t-il difficile de pénétrer quel sera le sort d'un Empire conduit par cet *Esprit de Justice*? de prévoir quelle sera la félicité d'un Etat où cette Vertu-sera assise sur le Trône avec le Monarque, & dont la Loi seule, & une Loi toujours juste, est proprement la Maitresse. Si, come le dit un ancien

cien (\*), *Les Gens de bien ont de l'avantage sur les Méchans par cela seul qu'ils sont Gens de bien*, quel avantage n'aura pas sur des Nations corrompues un Peuple dont le principe dominant sera la Justice? De quelle prospérité ne sera pas suivie cette Justice généralement respectée & devenue l'ame d'un Empire?

Jugeons en d'abord par le contraste révoltant du vice opposé, en nous représentant ces Etats monstrueux, où la Loi du plus fort, tel que le Triumvirat à Rome, étoufferoit la voix de la Justice & les cris des misérables. Peignons nous seulement une Société où l'Equité prévaudroit rarement sur la ruse, la cabale, & la violence; & nous nous écrierons pleins d'indignation, que l'Injustice est la source de tous les maux. Nous comprendrons qu'il ne pouvoit se trouver que dans la Secte extravagante des Sceptiques, un Panégiriste de l'Injustice (\*\*), & que SCIPION l'Africain n'eut pas de peine à prouver contre lui cette Thèse intéressante, *que sans une exacte Justice, on ne pouvoit ni*  
bien

---

(\*) ARR IAN.

(\*\*) FURIUS PILUS, à l'imitation de Carnéades, Philosophe Sceptique.

*bien gouverner, ni conserver un Etat (\*)*.  
 L'Histoire, qui n'est qu'une Morale animée par des Exemples, nous fournit par milliers des preuves de cette grande vérité; en nous montrant la chute des Empires ébranlés par leur propre despotisme; la République Romaine tombant du faite de la Grandeur, par l'injuste fierté de quelques uns de ses Citoyens; & la Tyrannie n'ensanglantant si souvent la Scène que parce qu'elle est le comble de l'Injustice.

Mais avons nous besoin du Tableau de ces atrocités, pour relever le prix d'une Vertu pure, qui fait le bonheur & la gloire du Genre humain? Sûrément convaincus, par une funeste expérience, des malheurs qu'entraîne la violation de ses Maximes, hatons nous de chercher le bonheur le plus solide & les délices réelles de l'Age d'Or dans un Etat dont la Justice inspire le Souverain & gouverne les heureux Sujets.

*J'y vois un Roi assis sur le Trône de la Justice, dissiper tout mal par son regard (\*\*).*  
 Muni de la majesté des Loix, plutôt que  
 L 1 d'un

---

(\*) St. AUGUSTIN rapporte cette dispute *De Civitat: Dei. Lib. II. Ch. 21.*

(\*\*) *Rex qui sedet in Solio Judicii, dissipat omne malum intuitu suo. PROV. XX. 8.*

d'un pouvoir arbitraire, il annonce la paix, la liberté, l'abondance, une sûreté parfaite à tous ceux de ses Sujets, qui s'en rendent dignes; & menace d'une rigueur salutaire tous ceux qui oseroient tenter de les troubler, ou de les corrompre. Ne pouvant tout faire par lui même, il établit des Juges habiles, sages & intègres pour écouter ses Sujets de tous les Ordres dans leurs plaintes ou leurs différens, & ces Juges remplis de l'Esprit du Prince, ou plutôt de celui des Loix & de la Justice (\*) jugent les Actions plus que les Persones, & toujours sans haine & sans faveur, pour ceux qui en font l'objet. Ils recherchent le crime, sans égard pour le rang, la naissance ou les richesses, & prononcent des Arrêts, dont les victimes elles mêmes ne pourroient se plaindre; tandis que le Monarque, du haut de son Trône, dispense les peines par sa justice ou les tempère par sa clémence.

Sous un tel Sceptre, la sûreté est continuellement affermie par la vigueur des Loix que personne ne viole impunément. Là, nul relâchement ne favorise le libertinage, & ne

---

(\*) *Regimur quidem à te, & subiecti tui, sed quemadmodum Legibus sumus.*

ne fait mépriser des chatimens, qui ne sont plus un frein, dès qu'ils sont trop doux : Mais aussi nulle rigueur excessive, parce que l'humanité & la prudence ont dicté la Règle : Là, le crime ne marche pas à tête levée : Une Justice toujours vigilante va le déterrer dans ses aziles les plus secrets : Elle l'ataqueroit même dans les Postes les plus éminens & sous des Lambris dorés ; tandis que le simple Citoyen n'a rien à craindre pour sa Fortune, dès qu'elle est gardée par son Innocence : La même main qui la protège, assure son repos, en étouffant la chicane, en abrégant les Procès, en traitant come un attentat public la plus légère opression.

Elle n'est pas moins attentive à tout ce qui peut influer sur la pureté des Mœurs, source féconde en heureux éfets ; car ce n'est pas assés pour l'Esprit de Justice, de punir le Crime ; sa rigueur bienfaisante s'étend encore sur le Vice qui y conduit, & qui fuffiroit seul pour faire une foule de malheureux : Elle en arrête les simples acheminemens, en empêchant qu'on n'en fasse un Jeu (\*), ou

L 1 2

qu'on

---

(\*) *Nemo illic vitia ridet, nec corrumpere & corrumpi sæculum vocatur.* TACIT. de Mor. German. C. 19.

qu'on ne l'envisage come une licence de pure mode. De cette observation exacte de la Justice, de cette distribution judicieuse des peines, découle une crainte salutaire, qui retient les passions dans leurs limites, come les bords d'une Mer agitée en contiennent ou en repoussent les flots. De là ce calme profond dont jouissent les Familles & l'Etat fortuné qui les rassemble. Un Gouvernement pareil, semblable à un Temple, ne présente rien que de religieux: Ainsi la sévérité & l'intégrité de la Justice entraîne la pureté & l'intégrité des Mœurs, come des Mœurs pures chés les Princes & les Magistrats, donent un poids majestueux aux Règles de la Justice.

Et qu'y a t-il en éfet de plus imposant dans le Prince que son Exemple? C'est une Loi muette, bien plus éloquente & plus persuasive que le pouvoir. Elle l'est toujours pour des Homes naturellement disposés à l'imitation, & surtout pour des Sujets passionés de plaire à leur Maître (\*). Nous avons plus besoin d'être gagnés que d'être contraints

---

(\*) *Flexibiles, quacunque in partem ducimur à Principe - - - Huic enim cari, huic probati esse cupimus.*

vains (\*) & nous ne refuserons jamais un modèle qui réunit l'autorité & les graces (\*\*).

Un Prince vertueux pourroit-il négliger ceux qui l'imitent ? C'est encore un des grands états de la *Justice Distributive*. Elle n'a pas moins à cœur de récompenser le mérite de ceux qui honorent leur Patrie par leurs lumières & par leur sagesse, que de punir ceux qui la troublent, par des violences, ou qui la ternissent par des mœurs déordonnées. Toujours vigilante à distinguer la Vertu par ses préférences, elle se plaît à la tirer de l'obscurité, qui lui est chère, comme on s'empresse à tirer l'Or & les Diamans du sein de la Terre. C'est ainsi qu'un Prince vertueux étend l'empire de la Vertu en le cultivant dans le sien propre, & en répandant sur elle avec joie les récompenses qui lui sont dûes (\*\*\*)).

La Justice a pour but le bonheur universel; aussi elle favorise tous les efforts, qui

L1 3

tendent

(\*) *Vita Principis censura est - - - nec tam Imperio nobis opus est quam Exemplo.* Ibid.

(\*\*) *Secundum Judicem Populi, sic & Ministrus ejus; & qualis est Rector Civitatis, tales & inhabitantes in ea.* ECCLESIASI. X. 2.

(\*\*\*) *Premia bonorum malorumque bonos, ac malos faciunt.* PLIN. in Paneg. Traj.

tendent à le procurer : Elle anime tous les Talens ; elle récompense les travaux de tous les genres ; elle protège également les Sciences & les Arts, en distinguant les plus utiles qu'elle préfère constamment aux Arts agréables. Elle attache l'honneur à tous les succès, & nourrit l'honneur lui même par les faveurs qu'elle verse sur l'émulation qui les a produits. Le Prince qu'elle éclaire ainsi sur ses vrais intérêts, come sur ceux de son Peuple, en multiplie les ressources vertueuses ; étouffe celles du vice dès leur naissance ; & tirant du sein de l'industrie l'abondance & la prospérité, il fait chérir à sa Nation le Travail, qui en est la source, & la Main bienfaisante qui en est l'organe (\*).

Et par combien d'endroits un Prince juste ne mérite t-il pas le glorieux Titre de Père du Peuple ! Ami d'une liberté honête, qui attache le Citoyen à l'Etat Civil & au sien propre,

---

(\*) Tous les travaux étoient en honneur chés les *Egiptiens*. Parmi cette Nation sage il n'y avoit que les Fainéans & ceux qui se servoient de mauvais moyens pour subsister, qui fussent notés d'infamie. On alla même plus loin par une Loi du Roi AMASIS rapportée par HERODOTE L. II. C. 177. On faisoit mourir ceux qui tous les ans ne pouvoient montrer au Président de la Province, par quels moyens justes ils avoient vécu.

propre, il ne conoit ni cette inégalité de balance, qui pèse différemment le mérite & les services; ni cette injuste égalité, qui n'en veut pas faire la différence. Il choisit l'honneur de ses fidèles Sujets avec autant de soin que leur vie (\*), & il conserve tous leurs avantages comme les siens propres. C'est par un soin paternel qu'il emploie quelquefois l'autorité des Loix somptuaires pour arrêter les progrès d'un Luxe, qui les consume, & qu'on ne répare souvent que par des rapines. Si le Commerce est assés brillant pour en réparer les brèches, il en regarde les Richesses, non comme des biens, qui doivent se perdre dans son Trésor; mais comme la source d'un bonheur général auquel il s'efforce de contribuer. Ses Trésors même sont à ses yeux un dépôt destiné à l'afermir, en se versant à propos sur les besoins & sur les Talens. La Dissipation n'y puise jamais aux dépens du bonheur public. Un bon Roi, en faisant du bien, croit devoir par Justice ce que de mauvais Princes n'accordent pas même à Titre de grace.

---

(\*) *Salva est omnibus vita & dignitas vite.* ;  
 PLIN. in Paneg. Traj.

Il n'y a que les Sociétés ou la Justice règne, qui répondent au but de leur formation; & quel autre but s'étoient proposé les Homes en formant leurs premières Sociétés, ou en élifant leurs premiers Chefs, que d'être ainsi gouvernés? Quel fut leur desir, lors qu'atirés par un secret penchant à s'unir entr'eux, ils sentirent qu'ils ne pouvoient ni se passer les uns des autres, ni se passer des Règles de la Justice? Avec ce goût de sociabilité, dont le bonheur étoit perpétuellement traversé par les Passions, que pouvoient ils demander au Ciel avec plus d'ardeur, qu'un Maître juste, un Modérateur équitable, un Conservateur fidèle de leurs Biens, de leur Liberté & de leurs Vies? Tel étoit le Plan conforme à leurs vœux, & il fut rempli, des qu'il régna un TITUS, un TRAJAN, ou un MARC AURELE.

Les *Egiptiens* avoient une si grande idée de l'importance de la Justice, qu'ils la demandoient à la Divinité dans leurs prières les plus solennelles. Les Rois, dit M. DE MEAUX après DIODORE (\*), *assistoient à cette Priere*

---

(\*) *Discours sur l'Histoire Universelle*. Tom. II. pag 240. Les *Egiptiens* se distinguoient par leur vigilance en matiere de Justice, *persuadés*, dit Dio-

*Prière pleine d'instruction, où le Pontife prioit les Dieux de donner au Prince toutes les Vertus Royales, & singulierement la Justice, punissant au dessous du Mérite & recompensant au dessus.*

Quel spectacle plus doux & plus magnifique tout ensemble que celui d'un Etat où ce Plan paroît rempli ! Une Paix profonde au dedans entre le Prince & ses Sujets s'y voit cimentée par la Justice du Prince & par la reconnoissance du Peuple. Quel mécontentement pouroient nourrir des Sujets auxquels le Prince ne laisse rien à desirer de juste, & quelle incertitude auroit à cet égard le Prince qui en a le Cœur, par cela même qu'il remplit leurs vœux ? Quel changement pouroit desirer un Peuple, qui se regarde come une Famille, dont le Souverain est le Père, ou quelle révolution craindroit un Souverain, qui ne conoit point de plus beau Titre ? Ah ! sans doute, il éprouvera la Vérité de ce mot du Sage : *Le Trône est affermi par la Justice* (\*),

L 1 5

La

---

DIODORE DE SICILE *que la manière de la rendre étoit le soutien ou la ruine des Sociétés.* Version de l'Abbe TERRASSON.

(\*) *Justitia firmatur Solium.* Prov. XVI. 12. & Prov. XIX. 14.

La Prospérité intérieure d'un Peuple seroit peu solide, si elle étoit exposée aux ataqués du dehors, & elle le seroit infiniment plus sans doute, si la Justice ne faisoit la base de sa politique; mais conduit & disposé de manière à en observer les Règles, quel prétexte fournira t-il pour les violer? Malgré la dépravation des Hommes, il est un hommage secret & universel pour la Vérité & pour la Justice, qui fait respecter l'Homme vertueux; & dans ce sens l'Homme juste peut dire avec plus d'assurance que tout autre *je m'enveloppe dans ma Vertu* (\*).

Il en est de même d'un Prince ou d'un Peuple qui cultive la Justice. Ses Voisins, pleins d'estime & d'admiration, le respectent & le ménagent.

Un País où les Etrangers trouvent un Commerce sur, une fidélité à toute épreuve, un Azile inviolable, des Défenseurs dans leurs Juges, pouroit il être exposé aux insultes ou au ressentiment des autres Nations? Un Peuple, qui par le Caractère de ses Chefs, devient la Barrière de tous ceux qui l'entourent, mérite & s'atire infailliblement

---

(\*) - - - - - *Et mea*

*Virtute me involvo* - - - -

HORAT. Od. XXX. Lib. III.

blement les plus grands égards. Il rend précieuse son alliance, son amitié, sa médiation. Tel que ces heureux Maitres des premiers Peuples dont JUSTIN nous trace le Caractère [\*] un Prince jette son Ambition à son Patrimoine, & pense moins à étendre ses limites, qu'à les conserver. Guerrier par nécessité, & pacifique par goût, il ne conoit qu'une Guerre défensive, une Guerre de Protection pour des Sujets ou des Alliés injustement envahis. Il n'en entreprend jamais d'injuste, ni même aucune, sans avoir épuisé tous les moïens raisonnables de la prévenir. L'Ambition ne l'excite point à sortir des bornes que l'Equité la plus scrupuleuse pouvoit lui prescrire. Les injustes succès lui sont aussi odieux que l'oppression: Il se défie bien moins de ses forces que des apas & des séductions de la Gloire [\*\*]. S'il est contraint de s'armer, il fait la Guerre sans barbarie: Il ne prodigue

---

[\*] *Fines Imperii tueri magis quam proferre nos erat; intra suam cuique Patriam Regna finiebantur.*

JUSTIN. L. I. C. I.

[\*\*] *Inmutritus bellicis Laudibus, Pacem. anas.*

PLIN. Paneg.

digue jamais le sang de ses Sujets, & ménage même celui de ses Enemis. Il se hâte de terminer cette Guerre, qu'il trouve fatale, malgré ses succès, & ne les fait servir qu'à rendre à son Peuple une Paix honorable, qu'il eut achetée par des sacrifices, & qu'il ne rend point trop onéreuse malgré ses victoires.

Ainsi la Nation gouvernée par un Prince juste vit sans crainte, parce qu'elle ne sauroit avoir d'Enemis; ou s'il en est d'assés téméraires, pour enfreindre les Loix qu'elle observe, tout l'Univers, pour ainsi dire, s'armera pour elle. Ainsi l'éprouvèrent le sage Roi SALOMON [\*], & SIMON [\*\*] cet excellent Prince & Pontife de la Nation Juive. Ainsi ce que disoit un ancien Auteur est vrai au pié de la lettre, *la Justice du Roi est la paix des Peuples, l'appui de la Patrie, la liberté des Particuliers, le boulevard*

[\*] *Habebat [ SALOMON ] pacem ex omni parte in circuitu, habitabatque Juda & Israel sine timore ullo. I. REG. IV. 24.*

[\*\*] *Et filuit omnis Terra Juda omnibus diebus SIMONIS. I. MAC. XIV. 4. & unusquisque colebat Terram suam cum pace. v. 8.*

*vard assuré de la Nation* [\*]. La Justice empêche la Valeur de détruire, la Libéralité de dissiper, l'Autorité d'abuser de son pouvoir, & le Prince lui même d'agir par animosité ou par inconstance [\*\*].

Faisons encore une réflexion relative aux mœurs de ce Siècle & au Système de Politique qu'il a introduit. C'est dans la seule Justice & dans l'équilibre de sa balance, que l'on trouve cet équilibre des Etats, que l'on cherche en vain par des Alliances, des Guerres & des Négociations. *Le Roi le plus grand, disoit AGESILAS, est celui qui est le plus juste, & si nous étions tous justes, la Valeur ne seroit point nécessaire* [\*\*\*]. Les ARISTIDES & les PUBLICOLAS ont été mille fois plus regrettés que les ALEXANDRES & les CESARS, & la postérité réservera toujours

ses

---

[\*] *Regis Justitia - - - est pax Populorum, tutamen Patriæ, immunitas Plebis, munimentum Gentis.*

INCERTI AÛT. ap. CIPRIAN.

[\*\*] M. ANTONIN veut qu'un Prince ne change de résolution que par des motifs de justice & d'utilité publique & jamais pour son plaisir, pour son intérêt, & pour sa gloire particulière.

M. ANTON. L. IV. 12.

[\*\*\*] PLUT. Vie d'Agésilas.

ses hommages & ses éloges les plus sincères pour les Princes qui auront été les plus équitables.

Les Homes les moins vertueux respectent assés la Justice pour vouloir paroître justes ; & ce Caractère simulé leur coute pour cacher l'injuste fond de leur Cœur, Qu'ils soient justes, la réalité leur coutera moins que les aparences. Ils se tourmentent & se perdent dans leurs sentiers tortueux, tandis que par le beau & roial chemin de la Justice, les Homes de tous les ordres, & surtout ceux qui gouvernent, se procurent sans peine un bonheur, une paix & une sureté, que la Gloire suivra toujours.

*Qui rectè faciet, non qui dominatur, erit  
Rex.*

AUSON.



SUITE



S U I T E  
D U  
PHILOSOPHE AMUSANT;  
O U  
DES ENTRETIENS INSTRUCTIFS.

J'étois occupé à lire les *Réflexions*, que vient de donner au Public un Auteur, autant distingué par ses Connoissances, que par sa Pieté, sur l'*Amour de nous mêmes opposé à l'Amour-propre*, lorsque DORANTE vint me voir. Ah! vous tenez, à ce que je vois, dit-il d'abord en entrant, le *Journal Helvétique*; avez-vous lu cet *Essai de Morale* de Mr. BERTRAND? Que pensez-vous de ses *Réflexions*? Elles m'occupoient actuellement, & faisoient naître les miennes, lui répondis je. Je suis donc bien fâché, reprit DORANTE, de vous avoir interrompu. Ne cherchez point à faire ici des Complimens, qui ne furent jamais de mise entre nous. Je suis bien aise au contraire, ajoutai je, que vous soïez venu en ce moment: Un secours de plus ne fut jamais à charge: Ce morceau peut nous fournir un vaste sujet à *Réflexions*, & celles de l'Auteur me paroissent,

sent, si je ne me trompe, bien sentées. N'en soiez point surpris, dit DORANTE : M. B. est un Auteur judicieux, & qui fait honneur à la République des Lettres : Tout ce qui sort de sa plume savante, est toujours marqué au Coin de l'Esprit; de la Vérité, & du Sentiment. Qu'il seroit à souhaiter, mecriai je, que tous les Hommes eussent ce véritable *Amour d'eux-mêmes*, tel que le dépeint nôtre Auteur ! Mais combien peu en voions-nous ! Au contraire, nous voions régner par tout l'*Amour propre*. Sans doute, dit DORANTE, car il n'est aucun Homme qui ne naissè avec ce sentiment, qui le porte à *s'aimer soi même*, & c'est cet *Amour* qui est le premier mobile de tout ce qu'il fait; mais celui qui paroît s'aimer le plus, ne s'aime pas toujours le mieux. Par exemple, qu'y a-t-il de plus naturel, que de tâcher de se conserver la vie, que Dieu nous a donnée, & dont nous devons lui rendre compte ? Cependant, combien de gens la prodiguent par une folle ostentation, & par une vanité ridicule ? Vous avez raison, & je crois qu'ALEXANDRE, qui aimoit si excessivement la gloire, s'en seroit aquis d'avantage, si, au lieu d'acabler de maux des Peuples qui ne lui vouloient point de mal, il avoit soutenu ceux qui en étoient injustement

ment opprésés. Mais l'idée de Conquérans l'aveugloit, & cette manière de s'*aimer* étoit plus conforme à l'Orgueil qui le dominoit, & à la Vanité dont il étoit l'Esclave. Cet *Amour propre*, ou cet Amour de soi même mal entendu, ajouta DORANTE, se remarque encore plus chez les Femmes que chez les Homes. Car remarquez le bien, une Femme veut toujours plaire. A-t-elle des Enfans ? Elle les aime sans doute ; mais la vanité de se voir aimée des Homes l'emporte quelque fois sur le sang & la nature, & elle regarde ses Enfans, comé des Extraits Bâptistaires vivans, qui lui anoncent la flétrissure naissante d'une beauté prête à passer. En faut-il davantage pour lui faire hair ce qu'elle devoit aimer ? Une telle Femme s'aime beaucoup, mais elle s'aime mal.

Ce que vous venez de dire, mon cher DORANTE, justifie bien la pensée de l'Auteur, qui établit que de l'*Amour-propre* découlent tous les vices, & tous les désordres que l'on voit régner dans le monde. Je crois donc, comé lui, qu'il faut distinguer deux fortes de manières de s'*aimer* ; l'une, qui ne cherche qu'à satisfaire les Passions, tel est l'*Amour* d'un ambitieux, d'un avare, d'un impudique ; l'autre, qui fait chercher à l'Home sa satisfaction dans la victoire qu'il

remporte sur ces mêmes Passions, & qui lui fait sentir que son bonheur consiste à demeurer *Home* toute sa vie; c'est-à-dire *Libre* de tout ce qui jette les autres dans un honteux esclavage. Ces deux Amours sont Passions; mais le premier s'écarte de la Raison, & le second la prend pour guide.

Je ne puis donc croire, reprit alors DORANTE, que ces deux Passions si contraires, puissent subsister ensemble: Celle qui nous fait rechercher la satisfaction de nos inclinations corrompues, nous fait plus facilement tomber dans le désordre, que l'autre ne peut nous le faire éviter; parce qu'elle étouffe par ses cris redoublés la voix de la Raison, qu'une Passion déréglée n'écoute pas volontiers. Car, toute Passion dominante, qui tire toujours sa source de l'*Amour propre*, est une yvresse, qui ne nous permet plus de raisonner. Voilà l'*Home*.

Mais je suis outre cela persuadé, lui dis-je, que c'est de cette opposition, qui se trouve entre le véritable *Amour de nous-mêmes*, & l'*Amour-propre*, que vient celle que l'on remarque parmi les *Homes* dans la Société, & d'où découle, come d'une Source empoisonnée, un déluge de maux. Car, qu'est-ce qui fait naître les disputes, les divisions, les injustices

Injustices &c? *L'Amour-propre.* Oui, nous nous aimons trop nous mêmes, & en nous aimant trop, nous ne nous aimons pas assez, c'est-à-dire, raisonnablement. Ici, l'excès nous est véritablement nuisible.

Quelle peut être la cause, dit DORANTE, d'un mal aussi généralement répandu, & comment y remédier? Je crois, lui répondis-je, que le tout vient d'un défaut d'Education. Notre Ame, dans la jeunesse, est semblable, come le dit fort bien HORACE, à une pâte de cire, qui peut recevoir aisément toute sorte d'impressions: Il faudroit donc que les Pères & les Maitres s'attachassent sur tout à rendre cette Ame susceptible de Raison, & à y établir des Sentimens éclairés & solides de Religion. Car la Religion & la Raison sont les liens qui unissent véritablement les Homes; & on ne voit que bisarrierie, que contradictions par tout où ces deux principes ne se trouvent pas. Pourquoi n'inspire-t-on pas de bonne heure à la jeunesse ce goût pour nos Livres sacrés? Pourquoi lui permettre ces lectures frivoles & toujours dangereuses, puisqu'elles ne servent qu'à faire éclore bien des Passions? Une étude bien dirigée de la Religion, plus par forme de Conversation & d'Entretien, qu'à titre de Devoir, seroit bien propre, ce me

semble, à produire dans l'Ame d'un jeune Home ce véritable *Amour de soi-même*, dont parle nôtre Auteur. A une telle Ecole, le jeune Home, aprenant & son origine & sa destination, se porteroit come de lui même à remplir ses devoirs envers l'Auteur de son existence, & à se rendre digne du bonheur qui lui est destiné. L'Amour, qu'il concevrait pour les Vérités célestes, lui doneroit du dégoût pour les bagatelles, qui n'occupent que trop les Homes : La grandeur, qu'il y trouveroit, se comuniqueroit à lui, & il deviendroît véritablement *Home*, pendant que ceux, qui les négligent, ne sont encore que des *Enfans*.

Je comprends aisément, dit DORANTE, qu'une telle nourriture ne peut que doner à l'Ame une Santé parfaite, en imprimant dans le Cœur un *Amour éclairé de soi même*, qui en bannira dès lors tout *Amour-propre* : Et je sens aussi, que l'Education est ce qui rend un Home différent d'un autre Home, mais il est si rare de trouver des personnes, qui aient le talent de doner à la jeunesse le pli qu'elle doit prendre, & tel que vous l'entendez. Que de Pais, où l'on ne conoit de l'éducation que le nom seul, en sorte qu'on peut dire qu'il n'y en a presque point. . . .

DORANTÉ

DORANTE alloit pourſuivre, lorsque nous vîmes entrer Mad. J. - - & Melle. B. - - ſa Nièce : Après les civilités ordinaires, nous les mîmes au fait de ce qui faiſoit le ſujet de nôtre Entretien. Pour moi, dit alors Mad. J. - - je ne ſuis point affés ſavante pour diſtinguer clairement les nuances, qui ſe trouvent entre l'*Amour de nous-mêmes* & l'*Amour propre*; je ſens bien, & l'expérience ne l'apprend que trop, que c'eſt l'*Amour-propre* qui eſt la ſource des ſottices du Genre-humain; & je ſens auſſi que rien n'eſt plus propre à doner à l'Home une juſte conoiſſance de ſes devoirs envers Dieu, à le rendre vraiment ſociable parmi les autres Homes & tempérant par raport à lui-même, qu'une bone Education; & je conviens avec vous qu'une bone Education eſt bien rare.

Il n'eſt que trop vrai, Mad. lui diſ-je : A peine le Fils d'un Marchand comence-t-il à ſe conoitre un peu, qu'on lui apprend tout ce qui concerne le Négoce, & qu'on ne fait que gliffer ſur toute autre conoiſſance. Voilà toute ſon Education; elle eſt bien bornée, & il ne peut que faire bien des fautes, parcequ'il ne conoit que très ſuperficiellement la Raiſon & la Réligion, qui demandent une étude longue & aſſidue. Qu'entendez-vous

ici M. par la Raison, dit Melle B. *à* afin que je sache si je suis raisonnable?

Par ce mot, je ne veux dire autre chose, Melle, si non qu'il faut qu'un Home, qui veut en mériter le nom, sache distinguer en lui ce qui est passion, caprice, fantaisie, de ce qui est conforme à la Justice & à la droite Raison. Je veux qu'un Home, pour mériter justement ce titre, sache se rendre compte à lui-même de toutes ses actions; qu'il conoisse distinctement pourquoi il fait une chose, & en évite une autre. Sur ce pied-là, Mr. je ne suis pas encore du nombre des gens raisonnables, puis qu'il arrive souvent que je fais des actions sans réfléchir, & où la fantaisie a beaucoup de part. Si tous les Homes, lui dit DORANTE, étoient aussi raisonnables que vous, Melle. ils éviteroient bien de fausses démarches, qui les deshonoreroient. Votre politesse, Mr. ne me surprend point; mais come je n'ai point cherché à m'atirer un compliment aussi flatteur, en disant librement ma pensée, vous me permettez de garder le silence à cet égard: Je me contenterai de dire, que j'ai vû quelquefois dans la Société ces manières d'Homes, qui n'avoient reçu qu'une Éducation bornée; & ils m'ont toujours mieux fait sentir le prix de la bone; car, écoutez-les  
raiso-

raisonner, ils font pitié: Examinez leur Conduite, ce font des Enfans qu'une Marionette amuse. Ces gens là font certainement à plaindre de n'avoir point d'autre occupation, que celle de chercher le moien de perdre le tems qui les ennue!

Ce que je trouve de plus triste dans cette situation, ajoutai-je, c'est la nécessité de chercher d'autres Homes, pour dissiper un ennui qui acable. Un Home, qui fait beaucoup, & qui peut se passer des autres, en s'occupant agréablement & utilement, est autant heureux que ceux qui ne sont pas instruits font à plaindre. Victimes de leurs propres passions, & du caprice des Homes, leur vie est une agitation continuelle. Sont-ils encore dans l'innocence, le comerce des Homes, pour eux inévitable, les a bientôt corrompus. La triste & fâcheuse nécessité qu'ils se font de les fréquenter, leur fait avoir pour eux mille complaisances extravagantes; ils encensent jusqu'à leurs désordres, ils s'acoutument à en entendre parler, & à les voir, & bientôt après ils font les compagnons de leurs crimes. Un Livre, un Instrument de Mathématique, un Pinceau, un Instrument de Musique les auroient occupés innocemment; l'Education leur manque, & ils se perdent.

Mais, dit Mad. J. - - je ne comprends pas, comment les Hommes, qui vivent d'une manière si dissipée, & qui comptent leurs jours par leurs sottises, peuvent être aussi contents, qu'ils le paroissent. Il est cependant aisé de le comprendre, lui répondis je : Est il un Homme plus content de son sort, que celui à qui le Vin a fait perdre la Raison ? Les sentimens confus, dont son Ame est actuellement affectée, le rendent tranquille ; cette confusion l'empêche de conoitre l'état pitoyable où il se trouve, & il ne croit pas qu'il y ait au monde un Homme plus heureux que lui. Il en est de même de ceux dont nous parlons ; la dissipation les étourdit, les plaisirs les enyvrent ; mais il y a cette différence, que leur yvresse se dissipe dès qu'ils sont seuls. Regardez-les dans cet état, la tristesse est peinte sur leur visage. Vous les voiez aller çà & là, semblables à des extravagans, parceque n'ayant plus devant les yeux les objets qui les occupoient, n'entendant plus la voix de ceux qui les aidoient à s'égarer, ils se trouvent seuls, ils veulent se regarder, & l'objet ne leur paroît pas gracieux.

Je crois, dit là dessus DORANTE, qu'il se trouve en nous dès nôtre naissance un certain caractère de vérité, qui ne peut jamais  
se

se démentir : Eloignés des Homes & dans le silence, il se develope à nous, malgré nous-mêmes, il nous fait voir tels que nous sommes, & cette image, si contraire à l'idée fautive, mais pourtant avantageuse, que nous nous sommes faite de nous, nous paroît insupportable.

C'est donc ce qui fait, ajouta Mad. J. - que les Homes en cet état cherchent sans cesse à se dissiper. Mais que cherchent-ils réellement ? On peut le dire avec vérité, ils cherchent à ne se point voir : Voilà le triste état où le défaut d'éducation jette les Homes ; & c'est ce qui a causé dans tous les Siècles, les désordres que nous y voïons.

Et moi, repris-je alors, j'en reviens toujours à mon principe ; c'est la *Réligion* qui doit arrêter les mouvemens précipités d'une Passion trop vive : Il faut donc la savoir. C'est la *Raison* qui doit nous la faire aimer & nous conduire : Il faut donc la cultiver. Sans ces deux principes, un Home est indigne de l'être.

Fort bien, Mr. dit Melle. B. - en riant ; mais suivant votre principe, il y a bien peu d'Homes sur la terre ; car s'il s'en trouve quelques uns qui méritent vraiment ce nom, le plus grand nombre les tournent en ridi-

cule, & blâment ainsi ce qu'ils devroient louer.

Il est vrai, Ma Nièce, dit Mad. J. . . ; mais come l'*Amour-propre* ne nous fait estimer que ce qui est conforme à nous-mêmes, il ne faut point s'étonner, si les Fous se moquent des Sages : Cela s'est vû de tout tems ; mais je ne saurois croire que ces sortes de personnes parlent bien sincérement : Je suis persuadée au contraire qu'ils rendent Justice dans le fond du Cœur, au mérite de ceux qu'ils blâment extérieurement.

Je le crois come vous, dis-je à Mad. J. . . ; car n'y a-t-il pas eu de tout tems des Insensés, qui ont nié l'existence d'un Dieu ; & n'en est-il point encore ? Ils font, s'il est permis de parler ainsi, plus qu'insensés de le dire ; mais le pensent-ils de même ? Je n'en crois rien. Les premiers ne veulent point voir d'Homes qui, par une sage conduite, leur reprochent le dérèglement de leurs mœurs. Les seconds voudroient, s'il étoit possible, ne point admettre de Dieu, pour n'avoir point lieu de craindre ce que leur Conscience leur reproche à tout moment ; mais ils ont beau faire, leurs plaisirs finiront avec le tems, & la Vérité est éternelle.

Mais,

Mais, dit DORANTE, pour faire un peu diversion à toutes ces belles Réflexions, qui nous mèneroient encore fort loin, je veux vous lire quelques Pensées détachées, que je me plais quelquefois à coucher sur le papier, à mesure qu'elles me viennent. Là dessus, il sortit un papier de sa poche, & voici ce qu'il nous lut.

## PENSEES DETACHEES.

\* \* \*

L'Amour & la Jalousie sont les plus dangereuses de toutes les Passions, & deviennent encore plus terribles, lorsque l'Ambition les accompagne, & que prenant naissance l'une de l'autre, elles règlent les Actions de ceux qui les ressentent.

\* \* \*

Si les Hommes étoient bien persuadés, que la haute naissance n'est pas toujours ce qui donne le plus de facilité à leur Ambition, & qu'ils sont bien plus à portée de la satisfaire par le nombre de leurs Vertus, que par la grandeur de leur Origine, ils s'embarasseroient moins de la noblesse de leurs Aïeux, que de celle de leur Ame, & trouveroient qu'il est cent fois plus glorieux de devoir son éléva-

élévation à son propre Mérite qu'au Nom de ses Ancêtres.

\* \* \*

La plupart des Hommes, fiers du titre d'une illustre Famille, voient souvent avec mépris ceux, à qui le Ciel a refusé cet Avantage; & sans songer que la Vertu est le plus beau de tous les apanages, ils dédaignent de jeter un regard favorable sur celui qui la possède, quand il est d'un Sang obscur.

\* \* \*

Combien de grands-Hommes verroit-on sortir du néant, s'il leur étoit permis de se mêler avec les autres! Mais la Subordination, qui règne entre les Grands & les Petits, empêche les premiers de faire attention à ce qui leur paroît si fort au dessous d'eux, & donne une telle timidité aux derniers, qu'ils n'osent même faire éclater ce qu'ils ont de bon.

\* \* \*

On s'imagine qu'un Artisan est né pour l'être; que les Enfants doivent s'en tenir au métier de leur Père; qu'il ne peut sortir rien que de bas d'une vile extraction; & trop rempli de cette idée, on ne cherche le grand que dans la grandeur même; & l'on ne  
songe

songe pas que les Trésors les plus précieux sont cachés dans le fond de la Terre ; que les Perles sont dans la fange & le limon de la Mer ; qu'il faut les aller chercher , & déterrier l'Or , pour se le rendre utile ; que les Métaux ne se trouvent pas sur la pointe des Rochers , & que , pour en jouir , il faut les tirer de leur obscurité !

\* \* \*

On se plaint continuellement des Ingrats , & sans raison. La Reconnoissance n'est-elle pas une Vertu , qui nous rend sensibles aux bienfaits ? Eh bien ! *Sublata causa tollitur effectus.* Continuez vos bienfaits , & la Reconnoissance se soutiendra.

\* \* \*

On trouve qu'il y a un grand nombre de fots dans le monde ; & moi , je trouve qu'il n'y en a pas assés : On en estimeroit davantage les Sages. Jamais un Flambeau ne jette plus d'éclat , que dans d'épaisses ténèbres.

\* \* \*

Il est de certaines Vertus , qui ne ressemblent point mal aux Comètes : Elles ont sans doute de longues Ellipses à parcourir , on ne les voit que rarement.

On

\* \* \*

On déclame contre la Calomnie & la Médisance, & l'on a tort. Tout ce que l'usage & le tems ont établi, & qui se soutient sans jamais varier, doit être censé très bon. De tout tems on a calomnié & médit : Ainsi le veut l'usage : Car que deviendroient les Conversations sans cela ? On ne doit donc pas plus se plaindre de la Calomnie & de la Médisance, que de la pluie ou de la neige.

\* \* \*

Les Hipocrites sont absolument nécessaires dans la Société. Ils sont à la Vertu, ce que les Juifs sont à la Religion Chrétienne : Ceux-ci sont une preuve vivante de la Divinité de nos Livres sacrés ; & ceux-là, du respect & des hommages que l'on doit à la Vertu, puisqu'ils en présentent continuellement le masque.

\* \* \*

On l'a dit depuis long-tems, & je me plais à le répéter ; la manière de doner vaut mieux que le Don même ; & j'ajoute, qu'il est sans doute des Gens bienfaisans, mais dont les Compassions sont cruelles : Ce n'est pas assés de faire le bien, il faut encore le bien faire.

\* \* \*

Les Vertus de nos jours sont come les Métaux : Les uns & les autres ne souffrent malheureusement que trop d'alliage.

\* \* \*

Tel croit un Philosophe aussi consommé dans la pratique de sa Science, que dans ses Préceptes, qui fortiroit bientôt de cette erreur, si les yeux étoient aussi véritablement les fenêtres de l'Ame, qu'ils n'en sont pour l'ordinaire que le masque.

\* \* \*

Quand on voit les plus Sages devenir le jouet des Passions, on a sujet de déplorer l'excès de la foiblesse humaine : Elle est répandue dans tous les Homes également ; l'apparence seule met quelque différence entr'eux. Ainsi, on n'aquiert point la véritable sagesse, on n'aquiert que l'art de la feindre.

\* \* \*

Faites paroître une Ame inébranlable aux ataqués des Passions, un louable mépris pour les avantages de ce Monde, & un amour solide pour ceux qui sont éternels, & vous deviendrez un Axiôme vivant, que  
les

les Argumens de nos Libertins n'auroient pas l'audace d'ataquer.

Come DORANTE s'arrêta-là, nous le remerciâmes du plaisir qu'il venoit de nous doner par cette lecture. Châcun dit sa pensée sur celles qu'il venoit d'entendre : On demanda même à DORANTE l'explication de quelques unes, dont on ne comprenoit pas toute la force. Mad. J. - - nous promit de nous faire part à la première entrevûe d'une Histoire, qu'elle tenoit d'une de ses Amies & qui avoit beaucoup de rapòrt à tout ce que nous avons dit sur l'Education. Là dessus on se sépara avec le même desir de se rassembler.





# LE FAUX BERGER

O U

HISTOIRE de LINDOR.

## IV<sup>me</sup>. Lettre.

**T**OUT ce que me disoit M. F. (continua LINDOR) & tout ce qu'ajoutoit son aimable Fille pour moderer ma douleur, ne me faisoit ressentir que plus vivement la perte que je faisois, en me découvrant de plus en plus l'excellent caractère de l'un & de l'autre. Mon désespoir fut poussé si loin, que ma santé comença à s'en trouver extrêmement alterée. Je fus dans l'impossibilité de continuer mes Visites, & bientôt hors d'état de quitter le Lit. Une Bile épanchée me réduisit à l'extrémité & je me réjouissois déjà de ma mort prochaine, que les Médecins m'anonçoient, lorsque M. F. vint me rapeller à la vie: *Votre situation, me dit-il; me touche vivement & j'en suis d'autant plus affligé, que je m'accuse d'y avoir contribué. Je vous proteste cependant que je n'ai rien fait que par amitié pour vous. Tachés de vous retablir; secondés par les dispositions de votre Esprit l'eset*

N n

que

que les Remèdes peuvent encore produire sur votre Corps. J'atens cela de vous & en échange vous pouvez tout espérer de ma complaisance dans la suite. Adieu, mon cher Chevalier; je suis obligé de m'absenter, & je ne vous reverrai pas de quelque tems. Il s'atendrit en me quittant & ne put s'empêcher de répandre quelques larmes.

Come son Discours avoit ralumé quelque espérance dans mon Cœur, ma santé en ressentit bientôt une heureuse influence. Je me rétablis insensiblement & mon premier soin fut d'en aller rendre graces à mon Bienfaiteur. Je fus extrêmement surpris de trouver sa Maison fermée, mais je cru que le Voïage dont il m'avoit parlé avoit été fait en Famille & qu'ils étoient peut être allés passer quelques jours à la Campagne. En attendant leur retour, je songeai à me mettre en règle avec le Négociant, qui avoit été chargé du soin de faire valoir mes Fonds. Il éluda d'abord ma demande sous prétexte d'occupations & ce ne fut qu'après plusieurs jours d'atente, qu'il se démasqua, en me remettant le Compte le plus fourbe qui ait jamais existé. N'étant pas au fait du calcul, je n'y pû rien comprendre. Tout ce que je pû inferer de ses Discours, c'est que tout mon Bien s'étoit à peu près perdu par  
des

des Naufrages ou d'autres accidens. J'allai consulter un Avocat, qui ne manqua pas de trouver une ample matière à Procès. Je l'intente, il produit des Livres, suscite des incidens & fait si bien par ses longueurs qu'il épuise ma Bourse & me met hors d'état de poursuivre la Cause. C'étoit ce qu'il cherchoit, & pour jouir plus impunément de mes dépouilles, il me propose un Acomodement que je suis contraint d'accepter. Bref, après avoir païé mes fraix, je me trouvai réduit à 100. Louis pour toute ressource.

M. F. . . n'étoit point revenu. J'appris qu'après avoir vendu tout ce qu'il possédoit, pour aquiter ses Dettes, il s'étoit retiré avec sa Fille, sans que l'on fut le chemin qu'il avoit pris. Je résolus de m'éloigner aussi d'une Ville où j'avois éprouvé tant de traverses & de faire tous mes efforts pour découvrir la retraite des seules Persones, qui pouvoient me faire aimer encore la vie.

Mes recherches furent long-tems inutiles. Il m'arriva dans mes courses plusieurs aventures de peu d'importance. Pour abrèger mon récit, je ne vous en raconterai qu'une, qui est la dernière folie marquée que j'aie faite, mais elle a été suivie de la découverte de Melle. F. & du bonheur dont je jouis.

J'étois depuis deux jours dans la Ville de L. . . lorsque je vis arriver à l'Auberge un très bel Equipage , d'où fortit un jeune Home magnifiquement vêtu & escorté de plusieurs Laquais. Je m'aperçu d'abord que sa phisionomie ne m'étoit pas inconnue. Je donai ordre à mon Valet de tacher d'apprendre qui il étoit. Ses Gens lui dirent que c'étoit le Marquis de T. qui voïageoit pour satisfaire sa curiosité. Je ne pû ce jour là en apprendre d'avantage. Come ma douleur me faisoit fuir la Compagnie , je m'étois toujours fait servir en particulier & je n'avois point eû occasion de faire conoissance avec les Etrangers , qui débarquoient : Je me contentois d'épier leur arrivée pour savoir si Mademoiselle F. ne se trouvoit point du nombre. Toute autre persone me paroissoit indifférente. Cependant je ne fus pas le maitre de me refuser à l'envie que j'avois de voir ce prétendu Marquis. Pour cet effet, j'alai souper avec la Compagnie. L'on ne fut pas plutôt à table, dont mon original tenoit le haut bout , que je reconus en lui le Fils de l'honête Fripon , qui m'avoit si bien dépouillé. Il pâlit en me voïant & cherchant à me faire prendre le change , il comença à parler de diverses ressemblances frappantes , qui avoient souvent induit

en

en erreur. Il est rare, surtout quand on n'a pas encore perdu tout le feu de la jeunesse, que l'on puisse se dépouiller entièrement d'un penchant naturel à la vengeance, du moins n'eus-je pas assez de force d'esprit pour ne pas saisir l'occasion de mortifier la vanité de ce jeune Etourdi. *Il est vrai, dis-je, qu'il y a des ressemblances assez surprenantes, cependant, quoique j'aie passablement voyagé, je n'en ai trouvé aucune, qui m'ait fait faire d'aussi fortes équivoques que celles dont vous parlés, & je n'en fais sûrement pas une en vous prenant pour le Fils de Monsieur... Marchand à M. .... Depuis quand avés-vous acheté le titre de Marquis? J'avoüe que pour un jeune Fat, cette question étoit dure à digérer. Le faux Marquis vint de toutes les couleurs & ne savoit sur quel ton le prendre; enfin le dépit l'emporta: Je ne fais, dit-il, ce que vous voulés dire, mais si vôtre dessein est de vous faire une affaire, rien n'est plus aisè. Je n'ai jamais ce dessein là en si bonne compagnie, repartis-je, mais ce que j'ai dit est une vérité, que je vous soutiendrai par tout où il vous plaira. Le jeune Home n'y put tenir; il sortit de Table en me disant qu'il me reverroit.*

Dès le lendemain, je reçû un Billet du prétendu Marquis de T. qui m'invitoit ou à

me rétracter par écrit de ce que j'avois dit la veille, ou à me trouver vers les 5. heures dans un endroit écarté, à un quart de lieu de la Ville, où il se rendroit suivi d'un seul Domestique. J'acceptai la dernière proposition & m'étant rendu dans l'endroit assigné, je ne tardai pas à y voir arriver mon Antagoniste. L'émotion qu'il fit paroître m'annonça d'abord son peu d'expérience & excita même ma pitié. Mon courroux contre son Père m'abandonna, & je lui proposai d'éviter un combat inutile, en prenant le parti de quitter la Ville, où nous pouvions l'un & l'autre nous dispenser de séjourner plus long tems. Il prit cette proposition pour une marque de ma crainte, ce qui lui donna un ton si haut, qu'il falut absolument se battre. Je lui portai plusieurs Bottes inutiles: Ma Lame plioit contre sa Poitrine & je ne pû douter qu'il n'eut usé de supercherie. Après avoir ferrailé long tems inutilement, je reçû une légère blessure, qui me mit en fureur, & je lui portai un coup si violent, que mon Epée franchit l'obstacle & lui entra assés avant dans le côté. Il tomba; son sang couloit à gros bouillons; je m'approchai pour lui doner quelques secours & je vis plusieurs doubles de Papier sous sa veste. Dans le même instant, les Domestiques,

ques, qui s'étoient tenus à l'écart avec nos Chevaux, vinrent avertir, qu'ils avoient aperçu plusieurs perſones qui marchoient à nous, ce qui m'engagea à méloigner, en laiffant au Valet du bleffé le ſoin de pourvoir à la ſuret  de ſon Maître.

Cependant je n'oſai rentrer dans la Ville. Je pris le parti de me rendre dans un petit Village à une lieue de celui-ci, d'où j'envoiai mon fidèle Valet ſ'informer des bruits qui pouvoient courir à mon ocaſion. J'appris que non ſeulement mon Afaire étoit publique, mais que mon indigne Enemi avoit e  même la lâcheté de répandre, qu'après l'avoir insulté la veille dans l'Auberge, je l'avois attendu avec un Domestique, pour l'afſiſſiner & que lui aiant porté un coup en trahison, j'avois pris précipitamment la fuite. Sur des imputations auſſi atroces, l'on mit du monde en campagne pour me chercher & je me trouvai fort embarſſ  pour échaper   ces pourſuites, Je craignois, en m'éloignant, que je ne fuſſe ratrap  ſur la route, & d'ailleurs le peu d'Argent qui me reſtoit ne me permettoit pas d'aller bien loin. Je conſultai avec mon fidèle Valet & nous crumes que le parti le plus ſage étoit de nous d guifer ſous des Habits de Paiſans & qui plus eſt d'en faire réellement les Fon-

tions , afin de pourvoir en même tems & à nôtre fureté & à nôtre subsistance. Nous cherchames à entrer au service de quelque Paisan. La triste nécessité d'être Domestique me faisoit bien moins de peine, que l'impossibilité où je croïois me mettre de revoir jamais Melle. F. mais ce que j'envifageois come devoir m'en éloigner fut précisément ce qui accéléra ce bonheur. Etant venus dans ce Village nous nous informames s'il n'y auroit persone qui eut besoin de Domestiques. On nous dit qu'il y avoit un Etranger , qui avoit acheté depuis peu une Maison & un petit Bien dans ce Village ; qu'il n'avoit point encore d'Ouvriers , & que peut être nous pourrions être son fait. On nous indiqua sa Demeure , dans cette même Maison où je vous parle. Jugés de ma surprise en reconnoissant , malgré la simplicité de son habillement , Melle. F. elle même , qui se présenta la première à ma vûe. Elle nous prit pour ce que nous paroissions & nous introduisit auprès de son Père. Mon saisissement étoit si grand, que je ne pû prononcer une parole , pendant plusieurs minutes. Le Père & la Fille nous envifageoient avec beaucoup d'attention & m'ayant enfin reconnu , *ah ! c'est vous , mon cher Chevalier* , s'écria M. de F. Il me seroit difficile de vous représenter tout

tout ce qui se passa dans mon cœur à cette tendre reconnoissance. J'éprouvai que l'infortune étoit l'affaifonnement le plus vif des plaisirs qui lui succèdent. Je racontai tout ce qui m'étoit arrivé, & j'appris à mon tour que M. de F. après avoir payé ses impitoiables Créanciers, ne se trouvant plus en état de continuer son Commerce, ni de vivre dans une Ville, étoit venu se retirer avec sa chère Fille dans ce séjour & avoit employé le peu qui lui restoit de ses Biens à aquérir cette Maison, avec quelques dépendances & un peu de Bétail, dont le soin formoit leur occupation & le revenu leur entretien. M. F. consentit enfin à me rendre heureux, & je le suis effectivement autant qu'on peut l'être. Depuis près de 2. Ans que je me trouve ici, nous n'avons éprouvé de chagrin un peu vif qu'un seul, dont le souvenir me sera toujours douloureux, c'est la perte de M. F. que la mort enleva quelques Mois après notre Mariage & qui est allé recevoir dans un séjour moins sujet aux vicissitudes, que ne l'est cette Terre, la juste récompense due à ses Vertus,





## L E T T R E

*Aux* E D I T E U R S , à l'ocasion du Livre intitulé D E L' E S P R I T .

**L**E Livre de l'Esprit de M. HELVETIUS , qui vient d'être défendu par tout , fournit le sujet de ma Lettre. Un Home de Finances , qui traite des Matières de pure Métaphisique , mérite qu'on life son Ouvrage , quand même il n'auroit pas aquis de la célébrité , par la défense qu'en ont fait les Puiffances. J'approuve tout ce qui se fait de la part des Souverains , qui ont à nous comander jusques dans nos Cabinet ; mais je crois qu'en thèse générale , il n'est pas seulement inutile , mais même dangereux , d'interdire la lecture d'un livre , qui passe pour hérétique : Il est inutile , parce qu'on le lit également & d'avantage ; il est dangereux qu'on ne veuille pas qu'un Home publie ses égaremens , parce que l'erreur n'est jamais plus à craindre , que lors qu'on la craint. La Vérité sera toujours triomphante de l'Hérésie , lorsqu'on les laissera combattre l'une l'autre : Elle aura moins de force aiant le sceau public pour son premier argument. Et pourquoi la Tolerance ne devroit-elle

elle

elle pas être universelle & pour les Livres & pour les Persones? La bone cause en a t-elle jamais souffert? Qu'on ôte la liberté de la Presse aux *Anglois*, on ôtera la seule chose, qui arrête les progrès du Déisme & du Fanatisme chez eux.

Il en est de même du Livre de *l'Esprit*. Je n'y trouve rien de dangereux, pourvû qu'on en permette l'examen. Il y a d'excellentes choses, qu'on devoit tâcher d'apprendre à tout le monde; il y a aussi des idées très fausses & absolument contraires à la Religion; mais elles sont si bien conûes, elles ont été si souvent combatûes, ce qu'il y a de neuf est si maigre & si mauvais, que je ne vois pas pourquoi l'on devoit se faire de la peine d'en permettre la lecture à tout le monde. J'ai fait à cet égard une seule réflexion, pourquoi un Home qui paroît vouloir le bien en toute chose, qui paroît être de bone foi dans les Problèmes de Morale les plus difficiles, en a t-il si peu, lorsqu'il s'agit des Dogmes du Christianisme? Et je n'ai pû me répondre là dessus qu'en pensant, qu'il ne les conoissoit pas. Je vais parcourir trois ou quatre de ses Principes, qui sont dispersés dans son Livre, qui ont du rapport avec la Religion, & qui sont le fondement de tout ce qu'il y a d'hétérodoxe.

L'Au-

L'Auteur fait l'ouverture de son Livre par la profession du Matérialisme ; mais son Matérialisme est plus grossier, que le sujet de son Livre, qui traite de l'Esprit humain, ne semble le permettre, car il ne fait pas moins que de ranger l'Homme dans le genre des Bêtes. Qui n'accorde à l'Homme que la sensibilité & la mémoire pour toute faculté de son Ame, dit positivement qu'il n'est qu'une Bête. De là la première proposition de l'Auteur, *juger & sentir sont la même chose.* Il suffit de se souvenir des trois opérations de notre Entendement, dont on parle dans la Logique, pour voir combien on nous fait tort, quand on nous ôte toute autre faculté, que celle de sentir. Si nous ne faisons que sentir, nous n'aurions jamais appris à parler, car jamais personne n'a senti la signification des mots ; Nos connoissances comencent par les sensations, mais il faut nécessairement que nous aïons quelqu'autre faculté, que celle de sentir, puisque nous avons des idées qu'on ne peut sentir. L'Auteur dit bien ; juger est apercevoir les convenances ou les disconvenances des objets ; cela est vrai en ce que ces ressemblances ou différences sont la source de nos jugemens, mais juger est encore quelque autre chose, c'est combiner des idées dont nous voions les convenances & séparer celles,

qui

qui ne se conviennent pas ; or cet acte ne peut être une simple sensation : Je sens le Soleil , je sens le jour qu'il produit ; mais quand je dis , le Soleil est la cause du jour , je fais encore quelque autre chose que de sentir ; c'est alors que je juge ; & ce n'est encore là qu'une manière de juger : Quand nous combinons , ou séparons deux idées par le moïen d'une troisième , c'est-à-dire , quand nous raisonnons , qui peut s'imaginer que la seule sensation , qui jamais ne s'étend qu'à un seul objet individuel , suffit pour les combinaisons d'une seule sorte de Syllogismes ? Un Matérialiste ordinaire nous laisse tous les pouvoirs de nôtre Ame , mais il dit qu'ils ne sont que la modification du mouvement de la matière ; l'Auteur nous laisse la spiritualité , mais il la rend plus matérielle que la matière même ; cela est nouveau ; mais aussi à la lettre cela est très pitoiable.

Passons à d'autres endroits. Si nous voulons appeler les choses de leurs noms , il faut dire qu'après le Matérialisme viennent les Erreurs d'EPICURE. „ La Vertu n'est qu'un nom ; chez nous ce qui est Vertu , est Vice „ dans le *Madagascar* ”. Je passe toutes les faletés dont l'Auteur à bien voulu faire usage pour rendre agréable à de certaines gens ce passage de son livre , examinons ce qu'il en dit

dit d'admissible : „ La constitution de l'Etat  
 „ demande ici la prostitution ; là elle deman-  
 „ de que le Fils tue son Père ; à un autre en-  
 droit , elle permet les Vices contre nature ”.  
 Que d'exécration ! que de sottises , quand on  
 se met dans la tête de combattre la Vertu !  
 La constitution de l'Etat n'est jamais son vice  
 actuel , & le bonheur d'un Peuple ne peut  
 jamais exiger qu'on abandonne la saine raison,  
 pour être bon Citoyen. Qui a jamais appelé  
 une troupe de Chasseurs un Etat , & l'infâme  
 usage de tuer les vieillards , la constitution ?  
 Peut-on dans ce goût là abuser des mots ?

Pourquoi nous cite-t-on des Peuples bar-  
 bares , engloutis dans les abîmes de la plus  
 grossière ignorance & superstition, pour nous  
 apprendre ce que c'est que la Vertu ? Est-il  
 étonnant que la Vertu , qui suppose des co-  
 noissances & l'usage de la raison , passe pour  
 Vice , où il n'y a rien de tout cela ? Mais la  
 nature des choses changera-t-elle pour cela ;  
 aussi peu que le Problème de PYTHAGORE  
 deviendra faux , parce qu'il y a des Peuples  
 qui ne le connoissent pas le long de la Rivière  
 des Amazones.

L'Auteur va encore plus loin & nous dit ,  
 „ Que la Morale & la Législation ne diffèrent  
 „ point , & qu'il ne dépend que d'un Légis-  
 „ lateur sage de forcer son Peuple d'être ab-  
 „ solu-

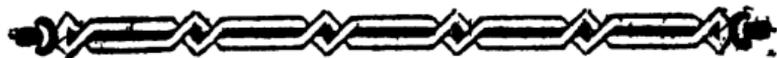
„solument vertueux”. Cependant les objets de la Morale & des Loix civiles ne sont pas les mêmes ; la Morale règle nos desirs, nos passions les plus cachées ; elle règle l'intention de toutes nos actions, & il n'y a rien qui ne soit de sa domination ; au lieu que la vie civile n'est que la moindre partie de nôtre vie ; le vicieux *Salluste* ne peut-il pas être un excellent Citoyen ? Je n'ajoute qu'un mot de l'Auteur sur l'origine du dogme de l'immortalité : *Une Veuve qui pleure son jeune Epoux & qui souhaite de le voir, peut avoir donné l'ocasion de croire à l'immortalité de l'Homme ; ce sont les paroles de l'Auteur. Est-il permis de plaisanter aussi indignement sur l'objet de nos espérances ? Est-il permis de se respecter aussi peu soi-même, que d'avancer des misères dans ce goût là ? Non, Monsieur, c'est dans les bras d'un autre aussi jeune que le premier, que va se consoler la Veuve éplorée ; cela est plus raisonnable & mieux imaginé.*

J'ai l'honneur d'être, &c.

B E R N E.



LET.



## L E T T R E

D'une Delle. à M. ROUSSEAU.

De Paris au Japon, & du Japon à Rome,  
Le plus sot Animal, à mon avis, c'est l'Homme.

MONSIEUR,

J'Ai tant de bile contre les Hommes, que je ne puis me résoudre à l'avalier toute. Permettez moi, je vous en supplie, de me soulager, en vous disant une petite partie du mal que j'en pense, & des sentimens d'estime & d'admiration avec lesquels je vous distingue. Trop Philosophe pour être sensible aux Louanges, je vous aurois laissé ignorer celles que mon Cœur vous donne depuis long-tems; mais devenue entièrement votre Profélite, il ma paru, *Monsieur*, qu'un plus long silence seroit faire injure au Siftème que je viens d'adopter. Oui, *Monsieur*, rien ne prouve mieux l'évidence de vos raisonemens, que l'effet qu'ils ont fait sur moi: Jeune encore, sans expérience, n'ayant qu'un peu de lecture & de réflexions, j'en ai été frappée; des événemens récents viennent de m'y confirmer, en me prouvant, que les Hommes  
n'étudient

n'étudient le droit, que pour faire des injustices suivant le Coutumier, en citant à faux, ou dans un sens diférend de celui dans lequel elles doivent être prises, des Règles inventées par des Homes, qui, pour n'être pas nés dans le même Siècle qu'eux, n'en sont pas plus infailibles. Je suis environée par tout d'une foule de malheureux, qui pour recouvrer leur honneur, ou leur bien, perdent le peu qui leur en reste, & gémissent sous le poids des infortunes. Un tel spectacle, si on y réfléchit, fait sentir à tout Homme, qui n'est pas dépourvû entièrement d'humanité, que rien n'est plus injuste que l'inégalité des Conditions; une Comparaison le fait encore mieux sentir: Des Enfans d'un même Père partagent ses biens en égalité; les Homes, descendus d'un même Tronc, par conséquent d'une même Famille, parce qu'elle est extrêmement nombreuse ne suivent point c'est ordre naturel, & un petit nombre a usurpé ce qui devoit être en commun, en sorte que le superflu des uns fait la misère des autres! Pour peu qu'on examine avec attention le train du Monde, on trouvera que les Sciences y font beaucoup plus de mal que de bien, & pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire, *Monsieur*, votre Discours sur ce sujet, qui a remporté le prix

d'une Académie célèbre, établie pour le progrès des Sciences que vous condannez.

J'eus l'autre jour une dispute fort vive avec un Monsieur de mes Amis, sur votre Système que je déclarai être désormais le mien, Quoi! Mademoiselle, me disoit-il, on vous entendra dire avec M. ROUSSEAU, que vous préférez les Sauvages de l'*Amerique* aux *Européens* savans & polis, qui savent rendre justice à votre mérite & au sien? Leurs éloges, répondis-je, ne sont pas dignes de nous flater, & ce n'est pas sans raison, que M. ROUSSEAU leur préfère les Sauvages. L'usage que les *Européens* font des Sciences, & de la politesse dont il se glorifient, en règlent le prix: Quel sera celui que vous leur ajugerez, si vous allez voir en *Allemagne*, come tant de milliers de ces Homes que vous vantez, s'égorgent mutuellement. Ils ont leurs supérieurs & ceux-ci font usage de leur pouvoir, pour étoufer les sentimens d'humanité, qui semblent se ralumer dans quelques uns d'eux à la vue des malheurs dont il sont les instrumens, & la pauvreté, ( si ce n'est pas le devoir de Sujets ) les a réduits à embrasser cet horrible état. Je prévois, continuai-je, que vous me direz, que ces Sauvages que je favorise, font encore mieux & nous égorgent, pour faire un bon Repas; que si j'étois

à l'engrais pour cet usage, je rendrois justice aux *Européens*. Il faudroit pour cela, que je fusse aveuglée par l'amour propre; car je trouve cette coutume moins barbare, que de se tuer à la Guerre, uniquement pour avoir le plaisir, s'il est possible que s'en soit un, de se voir environné de morts & de mourans, dont le sang est mêlé à la poussière qui les couvre. Les Antropophages ont un motif pour nous tuer, c'est de se régaler; j'avoüe qu'il est grossier, mais il ne conoissent pas le prix de nôtre existence, & nous regardent avec ce même air, dont nous regardons les Animaux qui servent à nôtre nourriture; & suposés que ceux-ci aient une Amie (le contraire n'a point été prouvé) nous sommes à leur égard de véritables Antropophages.

Juste Ciel! s'écria mon Antagoniste, comparer des Sauvages à des Chrétiens, blamer l'ordre qu'il y a dans le monde, déclarer injuste la Guerre dont Dieu s'est servi de tous tems, pour punir les Peuples, & vouloir que les Homes soient égaux! Quelle Morale tiréz vous de ces raisonemens, si contraires à la Religion! Prétendez-vous, avec M. ROUSSEAU, être les Chef d'une révolte pour détrôner les Souverains, & rétablir l'égalité? Si des sentimens, tels que je vous les supose, vous font avoir horreur d'une telle pensée,

il est impardonnable de faire gémir la Presse, pour rendre public, un Système dont la Théorie a du brillant, mais dont la pratique est aussi impossible que dangereuse. Tout ce feu, repartis-jé, ne m'ôte point l'envie de vous répondre : Je n'exige qu'un peu de patience. Franchement, *Monsieur*, votre amour propre est excessif, de ne pas vouloir être comparé à des Sauvages : Ce sont des Hommes, créés de Dieu tout come nous, auxquels à la vérité il n'a pas fait autant de graces, puisqu'il ne lui rendent encore qu'un culte extrêmement grossier, mais ne voilà point de motif à les mépriser, & nous devons croire, que Dieu les rendra un jour participans de l'Alliance dans laquelle nous avons le bonheur d'être. Je blame les Hommes en tant qu'Hommes, & non point en tant que Chrétiens. J'attribue le mal qu'ils font à leur corruption, & malgré votre suport pour eux, vous ne pouvez nier qu'ils n'en fasse beaucoup. Je fais que Dieu dirige tous les Evénemens, mais qu'il ne fait que permettre le mal, après que les Hommes ont résisté aux invitations de sa Grace ; je n'en fais donc aucun, en me déchainant contre les Hommes, qui en donent à chaque instant de nouveaux sujets : J'admire la Sageffe de Dieu qui fait faire usage des plus grands crimes,

&

& des injustices les plus criantes, pour l'exécution des Deseins de sa Providence, come par exemple de la Guerre, pour punir les Peuples ou pour les éprouver, mais cela ne la rend pas plus juste. Il en use de la même manière envers ses Enfans, en permettant qu'ils soient opprimés, mais ceux qui y contribuent, en agissant contre leurs lumières, n'en sont pas moins coupables. Je regarde come un de mes devoirs de réfléchir sur ces Evénemens, qui aident à me prouver une autre Vie, où la Justice sera mieux exercée que dans celle ci. La Morale que je tire de l'égalité des Conditions est des plus claires, c'est d'abaissér l'Orgueil des Grands, en leur faisant sentir, que leur état naturel les rendoit égaux à ces Homes, qu'ils méprisent tant, parce qu'ils ont le malheur d'être sous eux. Je juge des autres par moi-même, & je vous avoüe que lors que je pense que ce que je possède de plus que ce Mandiant, qui est à ma porte, est usurpé sur ses droits, il me paroît que je lui dois de grandes libéralités. Si tous les Riches étoient dans ces idées, combien de malheureux foulagés & de gens dont les afflictions seroient diminuées, en voyant que les autres y prennent part. Cette vie seroit un Paradis anticipé, & nous nous rendrions plus dignes que nous ne le faisons

du véritable. C'est ainsi que sans révolte, & sans détroner personne, on rétablirait en quelque sorte cette égalité, qui vous faisoit peur; le grand Génie de M. ROUSSEAU est cause qu'il l'a établie d'une façon brillante, mais ces raisons n'en sont pas moins solides. Je vous supplie instamment, *Monsieur*, de me mander par le même Canal dont je me sers, pour vous faire parvenir cette Lettre, si vous êtes content de la façon dont j'ai défendu votre Système; ou, si j'ai donné à gauche, de vouloir bien me redresser: Je ferai, *Monsieur*, des plus dociles à vos Leçons & j'espère de votre amour pour le Genre humain, que vous aurez la bonté de ne pas les refuser à celle qui a l'honneur d'être,

MONSIEUR,

*Votre très humble Servante*  
*& Admiratrice, &c.*



REMAR-

## REMARQUES

*Sur le Poëme de la Recherche de la Vérité\*.*

**J'**Ai lû avec plaisir & utilité le Poëme sur la Recherche de la Vérité. J'y ai trouvé de très bons Vers, des Pensées nobles, exprimées avec justesse & énergie; mais sans m'ériger en Critique\*\*, l'Auteur me permettra de dire, que la Poésie m'a paru foible & profaïque, en quelques endroits; sur tout au commencement. Le Génie du Poëte n'étoit pas encore échaufé, & ses Vers se ressentent un peu de son assoupissement. On a dit qu'**HOMERE** dormoit quelquefois; il n'est pas surprenant que ses Successeurs l'imitent en cela; mais il seroit à desirer qu'ils imitassent

O o 4

tassent

\* Voies les Journ. Helv. de Février & de Mars.

\*\* Il me semble que la Critique ne devoit être permise que dans ces deux cas, ou lors qu'il s'agit de Vérités utiles & importantes à la Société & pour relever & réfuter des erreurs qui lui sont préjudiciables; ou quand il s'agit de former & perfectionner le goût; alors elle doit tomber uniquement sur l'Ouvrage, & jamais sur l'Auteur, autrement elle dégénère en Satire & en Libelle. Le Critique n'est plus alors qu'un Médifant & un vil délateur. La République des Lettres est déchirée par des disputes & des factions, & n'est plus qu'un brigandage.

tassent aussi son noble enthousiasme, & qu'à son exemple, ils fissent passer dans l'ame de leurs Lecteurs cette émotion vive, qui anime & soutient l'attention, & qui gagne les suffrages mieux que les meilleurs raisonnemens.

Il est vrai que dans un Poëme Chrétien, d'où la fiction doit être bannie, & dans lequel les figures & les images doivent être toutes tirées du Sujet, il n'est pas permis de parler, come on dit, le *Langage des Dieux*, & le Poëte ne peut se permettre que les ornemens que la Vérité inspire & qui sont dignes d'elle. C'est ici où l'on peut appliquer la Maxime judicieuse, *Ornari res ipsa negat, contenta doceri*. On ne peut sortir du Cercle prescrit par le Goût & par la Religion, mais il est certain que cette sujettion refroidit un peu le Génie, & que renfermé dans des limites aussi étroites, son feu s'étouffe & s'éteint, faute d'aliment. Il n'y a que le sentiment des grandes Vérités, qu'il tâche d'exprimer & de peindre, qui puisse l'entretenir. Heureusement des Vérités si nobles & si sublimes élèvent l'Amé, & soutiennent son vol; mais plus ces Vérités sont belles & majestueuses, mieux'on remarque les défauts du Stile, qui sert à les exprimer. J'en ai observé quelques uns dans le Poëme dont je viens de parler, & je n'en citerai que deux, parce qu'ils

qu'ils m'ont frapé plus fortement que les autres ; les voici ; ces fautes se trouvent dans le second Chant, pag. 246.

*Si le rebelle Juif a été rejeté.*

*A été* est contre les règles ; il faloit *fut jadis rejeté*. Il y a ici un *hyathus* manifeste, que je ne puis mettre sur le compte de l'Imprimeur, quelque envie que j'en eusse, car je suis assés équitable, pour ne pas attribuer à un Auteur judicieux des fautes grossières, qui n'ont pû lui échaper ; mais il y en a d'autres qui, dans la chaleur de la Composition, se glissent assés aisément dans l'Ouvrage, & qu'on y laisse, parce que l'Écrivain ne suppose pas de les avoir faites. La seconde faute est un contre sens, qui se trouve dans la même page que la première, quelques lignes plus bas ;

L'Impie est confondu ; *le mal succède au bien.*

Il faloit dire tout le contraire, & c'étoit l'intention de l'Auteur ; *le bien succède au mal.* Pour conserver la même rime, il n'y avoit qu'à dire ; *Le mal fait place au bien.*

On ne peut être trop attentif à revoir un Ouvrage destiné au Public, & à l'examiner à tête reposée. Il faut être en Verve dans la Composition, c'est alors qu'on peut se livrer à tout le feu de son Imagination & déployer toutes ses Idées ; mais il faut ensuite que le

Juge-

Jugement approuve, corrige & choiffise. Ce n'est pas à dire qu'il faille passer fans cesse la lime sur ses productions; elles sentiroient trop le travail, & on leur ôte par une extrême exactitude & trop de sévérité, une sorte de fraîcheur & de naturel, qui a sa beauté & ses graces; & come le dit un Poëte,

En aiguifant, en limant de trop près,

L'Art afoiblit la pointe de ses traits.

Trop de recherche avilit la peinture,

Et d'un Tableau fait une Mignature.

La lecture de ce Poëme m'a convaincu d'une Vérité dont j'étois déjà très persuadé, c'est que la Poësie est propre à faire valoir les plus grands sujets, & à les montrer dans tout leur éclat. Qu'on lise les Cantiques de MOYSE, qui sont les Hymnes les plus anciens que nous conoissions, quelle noblesse & quelle majesté ! Il n'est pas étonnant que les premiers Philosophes, & les premiers Législateurs aient été aussi les premiers Poëtes. *Faut-il être surpris, dit un illustre Auteur, qu'ils aient conservé, dans les Siècles même les plus barbares, un empire constant sur tous les Homes.* Si les Enemis de la Poësie se donoient le tems de réfléchir avant que de juger, ils se garderoient bien de décrier un art inocent, exercé dès sa naissance dans les Temples, consacré par la plume de JOB, par la Lire de DAVID, & par la voix des plus grands Prophètes. ♣



Sans doute de l'amour tu ressens les allarmes . . .  
 A ce mot je te vois prêt à verser des larmes :  
 Aimes tu par hazard la jeune AMARILLIS ,  
 La coquette SILVIE ou l'aimable PHILIS ?

T I R S I S.

Ah ! LISIS qu'as tu dit ?

L I S I S.

C'est donc cette dernière  
 L'ornement du Hameau , qui seule a pû te plaire :  
 Elle mérite bien l'hommage de tes feux  
 Et rendroit par les siens un mortel trop heureux ;  
 Mais je la crois autant insensible que belle  
 A ton amour , dis-moi , n'est elle point rebelle ?  
 T'aimes t-elle ?

T I R S I S *soupirant encore.*

Helas non !

L I S I S.

Et pourquoi donc l'aimer ?

T I R S I S.

Dis moi plutôt ; pourquoi fait elle tout charmer ?  
 Qui pourroit résister à ces graces touchantes ,  
 A cet air vif & doux , qui me ravit , m'enchanté !  
 Et ne joint elle pas à ces attraits vainqueurs  
 Les plus rares trésors de l'Esprit & du Cœur ?  
 Trop de raisons , hélas ! ont alumé ma flame !  
 Trop de raisons , hélas ! en défendent son ame !  
 Il me semble que plus je persiste à l'aimer  
 Et plus elle s'obstine à ne point s'enflamer ;  
 A ces maux déjà longs , la maligne influence  
 De mon Astre fatal , vient d'ajouter l'absence :  
 Elle est partie , elle est à présent en des lieux  
 Où je ne puis , hélas ! la suivre que des yeux.

L I S I S.

L I S I S.

Serà-t-elle long-tems de ces lieux éloignée ?

T I R S I S.

Quinze jours.

L I S I S.

Quoi , si peu !

T I R S I S.

Ah ! que dis je ! Une année

Me paroîtroit moins longue auprès de ses apas ,  
 Qu'un instant seulement quand je ne la vois pas.  
 Dès ce départ fatal , la sombre inquiétude  
 M'accompagne par tout. En vain la solitude  
 Semble offrir à mon Cœur de la tranquillité ,  
 Il est dans le silence encor plus agité.  
 J'ai quité mon Troupeau, dont la vive allégresse  
 Redoubloit tous lés jours , ma profonde tristesse :  
 Je préfère la nuit & l'horreur de ces Bois  
 Au plaisir , ja dis doux , de le voir sous mes Loix.  
 Rentre-je dans le Monde , ou vois-je quelque Belle,  
 Ce n'est que pour sentir mieux que ce n'est pas elle.  
 Je la vois sans la voir , & le jour & la nuit,  
 Sont partagés pour moi , par la crainte ou l'ennui ;

L I S I S.

Et qu'elle est cetté crainte ?

T I R S I S.

On craint tout quand on aime,  
 Un objet plein d'atraits , & son mérite même  
 En done plus de force a la vive terreur  
 De se voir suplanté par un Rival vainqueur.  
 Peut être hélas ! déjà . . . . Que n'ai je pas à  
 craindre ?

Et quand cela seroit , je n'oserois m'en plaindre ;

Avois

Avois je quelques droits sur cet aimable objet ?  
 Et pour m'en faire aimer, étois je assés parfait ?  
 Je ne les fais que trop, ces vérités fâcheuses  
 Qu'elle même a voulu rendre plus douloureuses ;  
 Lorsque pour prévenir une étrangère ardeur  
 En partant, je lui dis de me doner son Cœur,  
 Elle me répondit, *qu'il étoit impossible*,  
 Et me prouva par là qu'elle étoit insensible,  
 Et qu'elle vouloit l'être ;

LISIS *riant.*

Et voila ton malheur ?

TIR SIS.

Ah ! ne m'insulte pas !

LISIS.

Connois donc ton bonheur.

TIR SIS.

En seroit il pour moi ?

LISIS.

C'est l'Amour en colère,

Qui t'aveugle sans doute, & lorsque ta Bergère  
 T'a refusé son Cœur, c'étoit pour t'avouer  
 Qu'elle ne pouvoit pas deux fois te le doner.  
 Ce discours équivoque à l'instant me rapelle  
 Un jour que nous étions tous les deux auprès d'elle,  
 Tu n'osois lui parler, mais je vis que ses yeux  
 Jettoient souvent sur toi des regards amoureux ;

TIR SIS *vivement.*

Que dis tu ? cher LISIS ! seroit il bien possible !  
 Quoi ! ma chère PHILIS, seroit pour moi sensible !  
 Quelle félicité ! Je ne puis l'espérer, . . . .  
 Non, je n'oserois pas me le persuader ;

Ne

Ne m'offre plus , LISIS , ces illusions flatueuses ,  
 Qui , le bandeau levé , n'en font que plus facheuses.  
 Dis moi plutôt coment je pourrois être heureux ,  
 Et par un doux retour voir couronner mes feux ;

L I S I S.

Si tu veux être heureux renonce à la tendresse ,  
 Fais come moi ; jamais je n'aimai de tigressé ;

T I R S I S.

Que je cesse d'aimer ! Que-je quitte PHILIS !  
 Ah ! plutôt , que mes jours promptement soient finis !  
 On verra le Soleil revenir en arrière ,  
 Ou jusques aux Enfers répandre sa lumière ,  
 Les Loups feront timides , & les tendres Agneaux  
 Plus hardis que les Chiens , garderont les Trou-  
 peaux ;

On verra dans ces lieux rouler les eaux du Gange . .  
 Enfin tout changera , plutôt que TIRSI change.

L I S I S.

Tu parle en amoureux ; mais viens , ne penfes plus  
 A pousser des soupirs toujours trop superflus.  
 Rejoignons nos Troupeaux, va prendre ta Houlette,  
 Rapelle tes Moutons au son de ta Musette.  
 Mais je crains que depuis que tu vis dans ces bois  
 Ils n'aient oublié ses accens & ta voix.

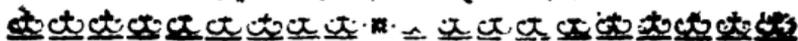
Viens.

T I R S I S.

Laisse moi cher LISIS , à ma mélancolie  
 Je ne saurois gouter les plaisirs de la vie ,  
 Et rien ne m'intéresse , excepté mon amour ,  
 Mon aimable PHILIS & son heureux retour.

*Lausanne.*

Le Mot de l'Enigme du Mois d'Avril est BOULE  
 DE SAVON : Celui du Logogriphe est CHARPIE ,  
 dans lequel on trouve Harpie , Harpe , Char , Pie ,  
 Phare , Icare , Caie , Pera , Chair , Carpe , Rais  
 Chapier.



# E N I G M E.

Moi par qui la Ville & la Cœur  
 Jouit d'un Ciel doux & paisible,  
 Je dois, sans me montrer, laisser passer le jour.  
 Oui, j'échapé à vos yeux autant qu'il m'est possible.  
 Mais pourquoi me cacher? Pour ne vous cacher rien.  
 Je ne vous fers jamais si bien,  
 Que lorsque je suis invisible.

## T A B L E.

<b>E</b> SSAI sur ces Parolès, Vous m'avez, Seigneur, rempli de joie par la vüe de vos Ouvrages &c. Pf. XCI. 5. 6.	483
<i>Réflexions sur les Devoirs que l'on rend aux Morts:</i>	491
<i>Discours sur ce Sujet Académique: L'Esprit de Jus-</i> <i>tice assure la gloire &amp; la durée des Empires.</i>	516
<i>Suite du Philosophe amusant.</i>	543
<i>Fin de l'Histoire du Faux-Berger.</i>	561
<i>Lettre à l'ocasion du Livre intitulé de l'Esprit.</i>	570
- - <i>d'une Delle. à M. Rousseau.</i>	576
<i>Tirsis &amp; Lisfis Eglogue.</i>	587

## A V I S.

Le Sr. DUMARCHE', Maître Serrurier à Neuchâ-  
 tel, fait des Tourne broches portatifs d'une nou-  
 velle invention extrêmement comodes & sans res-  
 sort. Ils marchent trois quarts d'heures sans s'arrê-  
 ter & nombre de Persones qui s'en sont pourvues  
 auprès de lui en ont éprouvé la bonté. Le prix est  
 de L. 36. de France ou 6. Ecus neufs. Ceux qui  
 en souhaiteront pourront s'adresser à lui, en afran-  
 chissant leurs Lettres.